

Le journal d'un hypocondriaque

Recueil de nouvelles de
SYLVAIN BERTRAND



Éditions de la rue nantaise

Éditions de la rue nantaise © 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le journal d'un hypocondriaque de SYLVAIN BERTRAND est un texte protégé par les droits d'auteur. L'autorisation de son exploitation doit être obtenue auprès de l'éditeur, des auteurs et de leurs bataillons d'avocats aguerris.

Illustration de la couverture : CHARLOTTE FILLONNEAU
d'après une œuvre de GUSTAVE COURBET © 2013

Sommaire

Le visage du temps... p. 9

J'aurai ma peau... p. 61

Le journal d'un hypocondriaque... p. 111

Le Diogène moderne. – Avant de chercher
l'homme, il faut avoir trouvé la lanterne. Sera-
ce nécessairement la lanterne du *cynique* ?

FRIEDRICH NIETZSCHE, *Humain, trop humain*, III.
Le Voyageur et son ombre, § 18, traduction de
l'allemand par A. M. DESROUSSEAUX &
H. ALBERT, revue par ANGÈLE KOEMER-MARIETTI.

Le visage du temps

Depuis un bout de temps, j'envisage de questionner les grands-parents, leur histoire, l'histoire des parents de leur point de vue, mon histoire quoi ! J'ai une fâcheuse tendance à rechercher de l'héritage partout. Enfin, le grand-père maternel ne pouvant plus me dire grand-chose j'ai pas envie de rater le coche avec les autres. Je commence par la grand-mère maternelle. J'ai plein de questions mais ça va pas être facile de savoir par où commencer.

Je m'invite à manger, c'est plus simple. Elle aime bien en plus. Faut dire qu'à cet

âge on aime tout ce qui nous sort de la routine. La soupe, le pain, le chat et *Le juste prix* c'est bien gentil mais ça remplit pas une journée. Je sais que ça lui donne le sourire. Et je sais aussi que moi, ça me fait du bien. Je retrouve des souvenirs. Des vacances entre cousins, des soirées galettes et des soirées crêpes, des Noël, des week-ends.

Enfin, quand je m'assois au bout de la grande table j'ai des goûts plein la bouche. Je me lève pour prendre la moutarde dans le buffet derrière, et de là sortent des odeurs d'avant. On dirait du chocolat, voire du poivre. Je crois surtout que je ne saurais vraiment pas dire ce que renferment ces odeurs. Mais c'est bien le placard où Mamie rangeait le chocolat. On en n'avait droit qu'à un morceau par jour. Faut pas abuser. Jamais. Merde, on se privait pas pourtant. Fallait bien refermer le paquet derrière mais discrètement on allait four-

rer notre nez là-dedans pour piquer ce qu'il faut en chocolat. C'est dingue on dirait que l'odeur est restée. C'est la même.

On commence toujours, ici, par un petit apéro. Pour la grand-mère c'est du kir. Et du kir-pêche. Elle rigole pas beaucoup avec le vin blanc. Une bonne vivante. Pas qu'elle abuse, loin de là, mais elle aime bien tout ça. Des petites rillettes, des gâteaux et une émission débile à la télé... j'ai le sourire. C'est enivrant. Je regarde, ça m'intéresse en plus. On se parle un peu, on se dit des choses, on commente le jeu télé, et on dit que c'est bon et qu'il fait froid. Tout ça. Et puis après, le fameux plat de ma grand-mère. Je crois encore que toutes les grand-mères se sont refile le truc. Le poulet-patates. Y a pas meilleur. On dévore ça avec un petit vin rouge. Elle fait tout comme il faut. Sans prétention. Juste par sympathie.

C'est là que je commence à lui poser deux-trois questions. Elle se renfrogne pas du tout. Au contraire. Elle reçoit bien les choses. Elle me raconte des tas d'histoires. Elle me parle d'elle petite. J'écoute, captivé. Ça m'a toujours plu ces histoires. Tout gosse déjà je posais des questions et j'écoutais avec intérêt. Pourtant, j'étais pas le plus sage, ou encore le plus discipliné des gosses. C'était plutôt le contraire. Mais, j'étais de ceux qui s'intéressent par contre. Jamais aux mêmes choses que les autres. Quand des copains aimaient les ordinateurs, les voitures et s'amusaient à comprendre comment ça marche, moi je préférais regarder en arrière. Toujours. Ça claque moins. Une chose est certaine j'ai jamais rien su faire autrement. Pour autant, j'aimais leurs histoires aux vieux. Et j'aime toujours. On finit le repas. J'en peux plus. C'est ça aussi manger chez sa grand-

mère. Sortir de table le ventre complètement plein, le nez un peu rouge et le sourire aux lèvres. Là, je bois mon café et je trouve le moment de lui poser ma question. Bon, j'hésite un peu avant. C'est bizarre ça m'angoisse pas de lui poser des questions sur sa vie mais de lui demander si je peux les écrire pour bien les conserver ça me met mal à l'aise. On sort de la discussion, on se met tout de suite dans du formel. C'est plus pareil.

« Mamie, ça te dérangerait si je te posais quelques questions sur ta vie en prenant des notes ? »

Pause. Sourire un peu gêné.

« Pourquoi tu veux faire ça ? »

- Bah, je sais pas, je trouve ça important. J'ai envie de garder ça. J'aime bien, tu sais, l'histoire de la famille.

- Si tu veux. »

La question est sortie. Je m'assois. Maintenant, je sais pas trop comment ça marche. Je prends mon carnet et mon stylo, je griffonne des conneries, des questions, pour me donner une contenance. J'y connais rien, moi, aux interviews. « Heu, t'es née quand ? », quel crétin, quelle question de merde. C'est bizarre maintenant. Je suis plus très à l'aise. C'était bien mieux tout à l'heure quand je lui posais des questions comme ça, sans formalités. Faudrait enregistrer en fait. Je note.

« Albertine Albert, née le 14 octobre 1930, un mardi, dans la ferme la Bichère à Essé. » Voilà par où je commence. Je marque des choses que je connais déjà mais faut bien donner le ton, chauffer la mémoire. C'est drôle le début. Elle me répond en souriant. Je crois qu'elle est contente que je m'intéresse à elle. « Elle a une sœur jumelle, Thérèse. » Là, je note

tout ce qu'elle me dit. C'est mes notes que je retranscris ici. « Fille d'Armand Albert et de Florentine Gérard de Marcillé. »

Bon, à partir de là elle me fait la généalogie familiale, je suis perdu. J'ai tout pris. Mais c'est flou. « Florentine Gérard avait trois sœurs et un frère : Rosalie Gérard de Boistrudan, Adélaïde Guillopé de Marcillé, Marie Gérard d'Essé et Jean Gérard, tonton Jean. » Je marque leur histoire. Je passe. J'essaye d'en savoir plus sur ma grand-mère. Petite, elle était comment. Elle faisait quoi, elle vivait où. Et à l'école ? Avec ses sœurs ?

« À la Bichère, ils avaient une vache, des cochons, des chevaux pour labourer. Mamie travaillait dans les champs après l'école. Elle nettoyait le fossé. Le matin elle parcourait un kilomètre et demi pour aller à l'école. Ils étaient une cinquan-

taine, tous dans la même classe. Elle avait cours de 9 heures à 12 heures puis elle allait manger chez sa tante, la Marie, dans le bourg d'Essé. Et les cours reprenaient de 13 heures à 17 heures. » Pas bien différent d'aujourd'hui. Excepté le fait qu'ils étaient cinquante dans la même classe peut-être. Elle continue. Là, je sens qu'elle aime bien. Elle se rappelle drôlement des choses. Ça m'impressionne. « Mlle Antoinette, sa maîtresse. Assez gentille. » Faut s'en souvenir de ça. Elle me dit ensuite qu'elle adorait les mathématiques. L'arithmétique surtout. Elle s'échappe quelques minutes. Je l'attends. Je regarde mes notes. Je comprends pas comment je dois faire. J'ai l'impression que tout est brouillon. Je vois pas ce que je peux en tirer. Elle revient avec un livre d'arithmétique. « LIVRE ARITHMÉTIQUE, Plihon éditeur, 3, rue Motte-Fablet, Rennes. » Elle l'avait petite qu'elle me

dit. Je feuillette le livre. J'y trouve une date. « 1953 ». Ça me paraît un peu trop récent. Je lui demande. Elle m'assure que c'est le livre qu'elle avait petite. Je n'insiste pas. Ce qu'elle me dit après, je sens que ça l'agace encore aujourd'hui. « Elle perdait du temps à apprendre à Thérèse. Tous les soirs elle l'aidait et le matin Thérèse ne se rappelait plus de rien et elle devait recommencer. Elle était bête. Et une sœur jumelle ne pouvait pas être meilleure en classe, ou en avance. Fallait qu'elles aillent au même rythme, quitte à ce que l'une d'entre elles prenne du retard. » Je la connais la Thérèse. C'est vrai qu'elle est pas finaude. Elle a la tête de l'innocente, comme ils disent justement dans les campagnes à ce moment-là.

J'ai bien compris que ça la chagrine cette histoire. Je lui demande à quoi ressemblait leur maison. Dans quoi elle vivait ? « Une grande pièce, sol en terre,

avec une cheminée et à côté une pièce en parquet avec trois lits où tout le monde dormait. » J'ai envie de voir, de ressentir. De tout comprendre. Du coup, je m'y prends mal et je fais tout dans le désordre. Je pose des questions en vrac. Et ton père ? « Armand est mort le 1^{er} février 1957, à 78 ans. Le père était très gentil. Très doux. Il avait fabriqué pour les petites un petit lit en bois pour poupées. » Pas plus. Elle enchaîne un peu dans le désordre. Elle me dit qu'elle parlait patois à la maison. Je lui demande des mots. « Tu as *hucheu* (tu as crié), la *rote* (l'allée des jardins), tu vas *chaie* (tu vas tomber) ». Elle ne se rappelle plus bien de tout. Mais elle garde quelques mots comme ça en mémoire. Elle me dit qu'elle m'en dira d'autres quand elle s'en souviendra. Elle me dit que la vie à la ferme était dure. Mais aussi que c'était plus simple. « L'église le dimanche matin. À

pied. » Ça, elle a gardé l'habitude longtemps. Aujourd'hui, elle y va moins souvent. La santé. Mais elle a pas été économe là-dessus. J'y crois pas vraiment à ces trucs mais si au final y avait quelqu'un j'espère qu'il en tiendra compte. « Après l'église ils rentraient manger, puis les vêpres l'après-midi et tout le monde rentrait le soir. » Ils étaient jolis les dimanches.

Je réfléchis. Je voulais aborder la guerre aussi. Elle me dit que des cousins à elle y sont partis. « Un ou deux sont morts. Albert et Marcel Aurin. Le mari d'une fille du frère à son père. » Bon. Passons. « Dans le bourg, les Allemands on les appelait les *boches*. » J'apprends rien. Mais je sens que je rentre dans l'histoire. La petite. La micro-histoire. « Un jour des gens sont arrivés, trois ou quatre, en sang, pour se cacher chez ses parents. » Elle n'en sait pas plus. On commence à

trouver notre rythme. Ça s'enchaîne. La mémoire est chauffée. « Il y a eu des bombardements tout autour de la maison. La famille a été obligée de se cacher dans les haies à côté. Les Allemands bombardaient la gare du Theil. » On sait combien la précision est bonne dans ce genre de mission aérienne.

« Plus tard tout Janzé fut bombardé. » Par qui ? Quand ? J'en saurai pas plus. C'est pas important. Ce que je veux c'est des impressions. Des émotions maintenant. Je veux pas écrire un livre d'histoire. Je veux voir ses yeux quand elle me raconte son enfance. Je veux savoir ce dont elle se souvient. C'est tout. « Tout était rationné. Les vêtements, la nourriture. Le père faisait du pain mais il fallait bien la farine. Ils avaient quand même de la chance d'être à la ferme. Ils avaient des volailles, des œufs, des lapins. » Elle me raconte vite les choses. J'ai pas toujours le

temps de noter. Et je me sens plus libre quand j'écoute juste. Mais faut s'en rappeler après. Alors, je reprends le stylo et je note. « Au village du Grand Bois des gens se sont mis avec les Allemands. Une histoire de ravitaillement. Du coup à la Libération certains ont mis le feu à leur maison et ont fait couler tout leur cidre. » On sent pas de haine quand elle parle. Elle me dit tout ça assez naturellement. Je plains ces pauvres gens. Je les connais pas. On connaît les rancœurs des campagnes. Les sournoiseries. J'ai un peu de pitié. Même qu'ils aient ravitaillé les Allemands. Je sais pas. C'est le sentiment que j'ai là, tout de suite. Elle se lance dans une anecdote. Elle est mignonne quand elle commence une histoire. On voit qu'elle s'en rappelle comme d'hier. « Un samedi la famille s'est rendue, en voiture à cheval, à un mariage. Jusqu'à Brie. Le couvre-feu c'était 23 heures. Alors ils ont dormi sur

place. Le lendemain, tout le monde à la messe quand même. » Une autre : « Son parrain (le frère de son père), Francis Albert, s'est fait bousculer par un Allemand. Il s'est retourné et lui a lancé « sale boche ». L'Allemand lui a sauté dessus et l'a frappé à coups de crosse sur plusieurs mètres. La famille a eu très peur. » Et la Libération ? « Il y avait des Anglais dans le bourg d'Essé. Des jeeps, des tanks... Les soldats jetaient des chocolats, des gâteaux. C'était la fête. Les cloches sonnaient. Tout le monde était content. »

J'essaie d'attraper des choses dans ses yeux. Ils sont noirs, un peu durs. Faut fouiller. Mais quand elle se met à parler, à sourire, ou à se rappeler, on voit quelques éclats. Des brillances dans ses petits yeux tout noirs. Elle est jolie à regarder. On sent la force mais la fatigue aussi. On voit ça partout sur le visage. Une peau bien

tannée... ridée... et ce rictus de l'œil qu'elle a quand elle se fatigue. Avant elle l'avait plutôt le soir, devant la télé au moment où le sommeil commençait à l'assaillir. Aujourd'hui ça vient un peu plus. Je la connais quand même bien ma grand-mère. J'en ai passé du temps chez elle. Je sais quand elle est bien à l'aise et quand elle ne l'est pas. J'aime bien notre conversation. Elle prend une bonne tournure. Elle est assise devant moi, toujours, et elle attend mes questions. On dirait une enfant qui attend d'être interrogée. Elle croise ses mains sur la table et me regarde avec patience. Ça ne la gêne pas. Elle est contente. C'est déjà ça !

« Elle a arrêté l'école à 15 ans. Après son certificat d'études. Thérèse ne pouvait pas aller plus loin, donc elle ne pouvait continuer. Même programme pour les jumelles. Elle était pourtant douée. »
Rancœur ? Pas facile à savoir. Oui certai-

nement. Qu'aurait-elle fait si elle avait continué ? Que serait-elle devenue ? Se serait-elle mariée avec Papi ? Peut-être que je dois remercier Thérèse en fin de compte. Merde ! Ça me fait chier d'avoir à la remercier. Y avait pas trop de justice quand même.

« Après travail à la ferme. Mais trois enfants dans la même ferme c'est trop. Alors elle part travailler dans les fermes à côté. Des fermes voisines. Elle bêchait, coupait et ramassait le bois, s'occupait des légumes. » Le travail tout le temps ? Jamais de loisirs ou de sorties ? C'est notre préoccupation principale aujourd'hui. Des loisirs, du temps libre... je suis vraiment un gars bien de ma génération. « De petites sorties de temps en temps à des bals, des fêtes. À Essé, Retiers, Boistrudan. Vers avril, à Retiers, il y avait la fête foraine. Des buvettes, des jeux, du palet, une balançoire. Ils y allaient en

vélo. » Quand elle parle elle s'échappe. D'habitude elle parle avec une sorte de lassitude. Là, c'est pas la même voix. Elle se rajeunit. Ou peut-être bien que c'est moi qui la rajeunis. Je m'imagine quoi !

« Elle rencontre Papi en janvier 1949. Ils se marient en juin de la même année. C'est la première des sœurs à se marier. Le couple s'installe dans la ferme de la Visseule. L'ancienne ferme du père de Papi, vendue par le frère curé du père de Papi. Ils sont donc en location. » Les reproches que je connais bien commencent. Elle a de quoi ! « Papi rendait service à tout le monde. À part sa famille. Mamie faisait tout à la ferme. Un soir il est rentré en tee-shirt. Il est tombé malade. Il ne voulait pas se soigner. Il ne voulait pas voir les médecins. Ça s'est aggravé. Les pompiers sont venus le chercher pour l'emmener à l'hôpital Pontchaillou à Rennes. Diagnostic : pleurésie. Il y est

resté dix mois. Au début il stagnait entre la vie et la mort. » Elle me dit ça un peu décontenancée. Elle lui en veut. On sent que tout reste. Sûr qu'elle oubliera pas. « Elle se retrouvait toute seule à la ferme. Parfois, ses sœurs et sa mère venaient l'aider. Elle se rendait souvent en vélo à Rennes pour aller voir Papi. Ça mettait plusieurs heures et elle revenait le soir quand la nuit tombait. Les deux petits, les premiers, Joseph et Albert, avaient 10 mois quand Papi est tombé malade. C'était en 1952. » On s'arrête là. On doit aller voir Papi à l'hôpital. Il se fera trop tard après. Je lui demande si on pourra aller ensemble à la ferme de la Visseule, là où ils vivaient au début de leur mariage. « Oui. » Je suis satisfait. Je viendrai manger ici, avec ma Mamie, puis on ira se balader en voiture dans la campagne de Piré. « Bientôt » que je lui dis. Je range mes notes, sans vraiment savoir ce que

j'en ferai. Raconter son histoire ? Avec ces bribes, je n'irais pas loin. Je verrai.

On s'installe dans la voiture. Le silence n'aura plus la même allure entre nous. Je me sens léger. À quoi pense-t-elle ? On reparle de Papi. On parle des allers-retours incessants qu'elle se coltine tous les jours pour aller à l'hôpital. Ça la fatigue. Elle peut pas faire autrement. Qu'elle aille le voir c'est bien normal... mais tous les jours à son âge. « Les gens parleraient ! » qu'elle s'exclame. Ils parleraient les gens. Tous les jours j'en apprends de meilleures sur ces « gens » comme on dit. Ça m'attriste qu'on ait toujours tant à s'occuper des autres. Alors elle y va. Mais en même temps, ça lui construit sa journée. À son âge on a besoin de structure, d'habitudes, d'une marche bien rangée. On passe sa vie à chercher de l'ordre pour plus de facilités alors arrivé à la fin on va pas tout foutre

en l'air. Pourtant faudrait. Je crois. Elle garde le même rythme tous les jours. J'ai envie de l'emmener. Partir avec elle loin. Lui montrer comment je vois ça, moi, la vieillesse. Mais on a toujours plein de bonnes idées. Plein de bons sentiments dans ces moments-là. En vérité, on fera jamais rien. On le pense, c'est tout.

On arrive à l'hôpital. Enfin, aux longs séjours de la maison de retraite. On passe l'entrée. Mamie envoie des bonjours à tout le monde. Le voilà son monde à elle. La secrétaire de l'accueil nous sourit. On monte dans l'ascenseur. Premier étage. Les couloirs sont mornes. Effrayant. Une odeur de vieillesse. C'est cru, mais une odeur de fin aussi. On passe devant des chambres, toutes ouvertes, où des vieux s'ennuient. Des regards effacés. On croirait presque voir la goutte leur chatouiller le coin de l'œil, comme ces chiens à l'air constamment tristes. Des visiteurs,

comme nous, viennent voir si rien n'a changé. Ils viennent tenir la compagnie d'un ami, d'un mari, d'une femme. La plupart sont là, comme Mamie, parce qu'ils doivent y être. D'autres, peut-être, viennent ici, pour compléter le programme de leur journée chargée, entre le café chez la voisine, la boulangerie, le charcutier, et les jeux télé.

On entre dans la chambre de Papi. Sa collocation fait peur. Un vieux gars tout fripé occupe le lit d'à côté. Le contour de ses yeux trace des veinures d'un rouge vif. Il tousse tout le temps. Avant, il chantait ou plutôt bafouillait des mots sur des airs. Dès qu'on arrivait et qu'on se mettait à parler au grand-père, il se remettait à jouer de la voix. Aujourd'hui, il le fait plus. Il tousse à la place.

Papi il bouge plus. Depuis son AVC, il est paralysé de tout un côté. Sa tête pen-

che sur la gauche. Il bave de temps en temps. Quasiment un légume. C'est dur. Quand on sait qu'il bougeait tout le temps. On se demande toujours ce qu'il peut bien penser. Il pense ? J'espère pas pour lui. Je m'approche du lit. Je l'embrasse sur la joue. Je lui dis bonjour en lui montrant bien ma tête. « Bonjour Papi. C'est moi. Sylvain. Tu te rappelles ? » En voilà des questions bien crétines. S'il a sa tête, il me prendra pour un con de lui demander s'il se souvient de moi, bien sûr qu'il s'en souvient. S'il a pas sa tête, il pourra pas se rappeler, alors à quoi bon poser la question. On la pose quand même. Comme toutes ces phrases débiles qu'on dit pour remplir le silence. Il me regarde et comme pour bien m'attendrir le cœur, il me lance, comme ça, un large sourire sans dent. Encore plus émouvant que tout autre sourire. Sans dent. Juste des lèvres. Un sourire de bébé. Le sourire de

l'innocent. La pointe que ça fout. Il me regarde derrière ses lunettes. Ses yeux racontent la même chose. Je crois comprendre. Je veux pas interpréter mais je crois qu'il est content de voir une nouvelle tête. Il est content de me voir. Il reste à me sourire. Au bout d'un moment, on sait plus quoi faire. Je lui souris aussi. Mamie commente. « Tu reconnais Sylvain ? Ton petit-fils ? T'es content de le voir ? Il est venu manger à la maison ! » À moi : « Il te sourit. Moi, il me sourit pas comme ça. Hier, il voulait pas m'embrasser. Il tournait la tête. » Qu'est-ce que ça doit être de venir ici tous les jours ! Le temps paraît long. On ne sait plus quoi faire au bout d'un moment. La télé est allumée. C'est un bien. Ça meuble aussi. On continue notre conversation avec Mamie. On meuble aussi. Le temps s'échappe pas ici. Il stagne. Toutes les minutes, les heures sont semblables. Un

avant-goût du paradis certainement. J'ai déjà envie de partir. Une personne qui ne parle pas ça fout la trouille. Si seulement il répondait aux questions. Ne serait-ce que par des hochements de tête. Mais non. Rien. Et l'autre qui se défonce la gorge à tousser tous ses glaires pour étouffer notre conversation. Le repas approche en plus. 18 heures. C'est l'heure du dîner. Mieux vaut les faire manger tôt. Pour les faire dormir tôt et laisser à la nuit le soin de s'occuper du temps. On va pas traîner là. « On va y aller » que je demande à Mamie. On embrasse à nouveau Papi. Pour lui dire au revoir cette fois-ci. Il me sourit encore. Ça me fout les boules. Je crois qu'il me reproche de ne pas rester plus longtemps. Ses yeux me retiennent un instant. Ils s'accrochent. Mais j'y vais. Je le laisse. Je tente une petite boutade pour dédramatiser le départ « Étrangle pas ton voisin pendant la nuit Papi. Ça va il

t'embête pas trop à tousser comme ça ? »
Il me sourit. Il a compris ? Putain j'espère pas. S'il a compris c'est qu'il est lucide. S'il est lucide c'est pire. Pourvu que son sourire soit juste le signe de l'hébétement.

On sort dans le couloir. On repasse devant ces chambres où les vieux attendent le repas. Ça sent la bouffe d'hôpital. C'est particulier. On reprend l'ascenseur. « Au revoir madame Monnier » lancent les infirmières. On laisse derrière nous la maison de retraite, les vieux et cette saleté de temps. En sortant, y a comme une libération. L'air est bon. Le temps reprend sa forme normale. Il ne se voit plus. Je ramène Mamie chez elle. On prend un dernier café et je rentre. En partant je lui reparle de notre prochaine excursion. On fera ça après mon concours. On se dit au revoir. Des battements de mains jusqu'au bout de la rue. C'est la tradition.

J'ai pas retouché aux notes pendant plusieurs jours. Puis je me suis décidé à les regarder. J'y ai rien vu. J'ai repensé au visage de ma grand-mère. J'ai revu ses yeux. Ses lèvres fines retroussées. Et j'ai surtout revu la métamorphose d'une grand-mère, un peu silencieuse, aux yeux lourds d'un noir profond, en une jeune fille rieuse. Réduire ce changement, l'émotion de cette femme qui se rappelait son enfance, à quelques notes vagues c'est triste. C'est vrai, la différence est tellement grande. Je compare avec d'autres moments. Pendant les repas de famille, on la voit qui s'enfonce dans sa chaise, qui regarde tout le monde. On dirait qu'elle va s'endormir ou qu'elle pense à rien. Quand quelqu'un vient lui faire décrocher deux-trois mots ça dure jamais longtemps. Elle semble contente qu'on la considère mais ça reste en surface. Avec tout le monde. Elle contemple la famille

comme une matriarche. La voilà la suite. Celle qui reste. Une descendance un peu éclatée, bien singulière. Y a de tout. Des horizons pour chacun. Elle doit tout voir je pense. Mais je reviens à mes pensées et je compare cette Mamie des jours de fête à celle que j'ai vue l'autre jour. Rien à voir. Un moment privilégié. Comment je vais réussir à garder ça ? J'ai une feuille devant moi. Un stylo dans la main. J'ai toute ma bonne volonté. D'habitude j'écris que quand j'en peux plus. Quand je suis à bout de nerf. Quand ça devient nécessaire. Et pas besoin de réfléchir dans ces moments-là. Tout sort d'un coup, d'une traite. Une véritable effusion. Aujourd'hui, c'est plus pareil et ça me complique la tâche. Je reste un moment dans le vague, à regarder la lumière du soleil convaincre l'herbe de pousser. Je rêve quoi. Je range mon bordel. J'y retournerai plus tard. Un autre jour. Les

feuilles avec les notes je les fourre dans un petit carnet. En les mettant je réalise que de les recopier me fournira peut-être de l'inspiration. Trop tard. Ça aussi ça sera pour un autre jour.

Ce matin, je me suis réveillé avec un entêtement. Ma promesse. Ça fait déjà quelques mois. J'ai pas oublié, mais j'ai pas pris le temps. C'est juste une question de temps. Toujours. Tout le monde ferait bien comme moi, j'en suis convaincu. Mais on prend plus le temps. Moi j'en ai pour le moment. Alors, ce matin l'entêtement m'a repris. Plusieurs jours que j'y pense. C'est pas bien compliqué pourtant. J'en parle et je le marque sur le tableau des choses importantes à faire. Ça officialise. Maintenant, plus question de remettre ça.

« Mamie ! Ça va ? C'est Sylvain... Tu te rappelles, je t'avais demandé si on pou-

vait aller voir la première maison où tu avais vécu avec Papi ?... Je pourrais venir demain ! On mangerait ensemble et on irait se balader ! Ça te dit ? »

Debout 9 heures le lendemain. Appareil photo dans la sacoche, stylo, bloc-notes et anciennes notes. Je ne me rappelle même plus ce que j'ai écrit il y a quelques mois. Impossible de se souvenir du nom de la ferme qu'on va aller voir cet après-midi. Je prends pas le temps de jeter un coup d'œil dans mes notes. Je m'arrête chez le fleuriste du coin de ma rue. Un joli bouquet de roses blanches. Symbolique. Pour moi. Pour elle. Ma mère me disait souvent qu'elle aimait beaucoup cette fameuse chanson de Berthe Sylva. Je crois que c'est pas la première à l'avoir chantée mais on se rappelle surtout de sa version. La voix vibrante et les petits trémolos à faire chialer le plus insensible quand le gosse apprend que le lit de sa

mère est vide. Ma mère me disait souvent qu'elle l'aimait beaucoup cette chanson. Et moi aussi. Et Mamie aussi me disait-elle. C'est l'occasion. Un clin d'œil. Je pose le tout dans ma voiture et me tape les quarante minutes qui me séparent de La Guerche-de-Bretagne. J'ai tout le temps de cogiter. Je repense à ce que je pourrais bien faire de ces notes. J'ai commencé à écrire entre-temps. Comme une auto-analyse. J'écris pour me comprendre. Un truc sur mes lubies hypocondriaques. Et je pensais intégrer l'excursion d'aujourd'hui dedans. Dans le genre de la recherche d'identité. Ça me paraît con quand j'y pense plus sérieusement. Y a des choses auxquelles on pense comme ça, rapidement, dans l'effervescence des idées. Et quand on reprend le temps on trouve ça débile. Je verrai bien. L'important c'est que j'écrive. J'ai plus peur. Je me lance facilement aujourd'hui. La fainéantise me

paralysait avant. Aujourd'hui, j'hésite plus à me poser et réfléchir. Je sais que j'arriverai à reprendre mes notes. Maintenant ça marchera.

J'arrive dans le bourg de mes souvenirs d'enfance. Il est 12 h 15. Le ciel est bleu. Le froid blanchit le tout. Le soleil accorde tout de même quelques reflets. La lumière est magnifique. Ça donne une atmosphère particulière. Un peu magique. Un temps de circonstances. Je revois la boulangerie sur la grande place en-dessus de chez ma grand-mère. C'est là que quinze ans plus tôt le grand-père nous envoyait, moi ou mes cousins, chercher son pain de deux livres. Le pain d'deux. La gendarmerie. Les logements des gendarmes. On nous en a envoyé des menaces quand on faisait les cons « attention si tu continues les gendarmes viendront te chercher. Ils sont juste en face ». Ça foutait les boules mais ça donnait encore plus

de piment aux conneries. Puis la longue rue. Je connais quelques-uns des voisins de Mamie. Enfin plutôt quelques-unes d'ailleurs. Ses amies de café, de Scrabble ou de cartes. Ils ont tous le même âge dans cette rue. Je me gare devant la maison.

Par la petite fenêtre collée à la porte d'entrée je l'aperçois assise devant son assiette. J'ouvre la porte. Mon assiette aussi est déjà en place. Tout est prêt. Elle m'attendait. Je lui tends le bouquet. Elle me remercie. J'évoque la chanson. Elle acquiesce. On chante une partie tous les deux.

Rien ne change jamais. Toutes les habitudes reviennent. Je m'assois à la même place. Au bout de la grande table. On boit notre habituel kir à la pêche en mangeant des petites rillettes et quelques petits gâteaux apéro. Toujours le même

jeu à la télé. On aborde la question du froid polaire qui sévit dehors. « Qui a écrit *Mort à crédit* ? » envoie le présentateur du jeu. J'annonce « Céline ». Elle me regarde « Quoi ? », « Non rien. Je répondais à la question ». Elle regarde le jeu mais je ne sais pas si elle l'écoute. On continue à se parler par intermittence. Le jeu nous ponctue. On mange. On boit un peu. Il fait froid. Elle me dit que, sinon, on pourra y aller une autre fois à la Visseule. Le voilà le nom, la Visseule. Je lui assure qu'on sera pas obligés de sortir longtemps de la voiture. On y sera au chaud. Elle s'incline. On finit d'avalier notre viande. Avant d'y aller je vais lui chercher des bûches dans l'atelier au fond du jardin. Trois tours de brouette. Le tout dans le garage. Quelques bûches à l'étage près de la cheminée. Et voilà de quoi se chauffer pour quelques jours. En prenant mon manteau dans la petite chambre, comme

on l'appelle, un nom qui vient de loin, je remarque la carte du monde criblée de punaises. Je m'en souviens très bien de cette carte. Depuis un bout de temps déjà qu'elle l'a. À chaque voyage elle ajoutait une punaise. Pas riche la grand-mère. Une retraite pas bien haute. Mais elle aime le voyage. Pas le routard, le sac à dos. Elle a plus l'âge et puis elle a pas connu. C'est ça aussi. C'est une question de milieu souvent. Un truc de bobos. Elle c'est le voyage organisé. Et alors ? Le tout c'est le voyage. Après on fait ce qu'on peut. Mais elle aime ça. Elle en a fait des pays. Le Brésil, la Chine, la Russie, le Mexique, l'Égypte... Après je les sais plus tous. Je regarde la carte quand elle se plante derrière moi « J'aimais bien voyager... Je peux plus maintenant... C'est dommage j'aimerais bien continuer ». Un goût amer dans chaque pause. Ça pince le cœur. On y viendra tous. Elle a encore la tête pour

vouloir mais plus le corps pour pouvoir. Les pieds ça suit plus du tout. Je sais pas si on peut se rendre à l'évidence et accepter qu'on ne vive plus que sur des souvenirs. Un jour on se dit « ça y est maintenant je ne ferai plus rien, plus de voyage... J'ai plus qu'à me souvenir ». Et on se demande pourquoi un vieux c'est aigri. On y viendra tous. Je lui dis que j'ai la même carte à l'appartement. Enfin, une carte dans le même style. Sauf que sur celle-ci faut gratter les pays. « C'est Charlotte qui l'a eue à son anniversaire. » Ça s'arrête. On sort de la petite chambre. Et couverts comme des Inuits on quitte la maison par le garage pour rejoindre la voiture. C'est là qu'on reprend nos dossiers. Elle me dit des noms, me parle de lieux. J'ai l'impression d'avoir tout oublié. On se dirige vers Piré, la Visseule. « C'était la maison des parents de Papi. Plus tard après la mort du père, son frère,

le curé, a vendu la ferme. Il s'est acheté avec l'argent une automobile. Une Traction. » Je juge pas. On jugera. Enfin, on avait le sens des priorités à l'époque. La ferme c'est des ressources... Merde ! il a fait quoi avec sa Traction le cureton. « Ça a fait parler dans le village. » Tu m'étonnes. « Donc, après on louait la ferme » qu'elle me dit. Elle est pas reconnaissante sur ce coup-là. La ferme est vendue pour la Traction et quelques pièces sans doute. Derrière le grand-père il loue la maison et les terres de ses parents pour y vivre. Comment flinguer un patrimoine. Je dois la tenir de là ma petite rancune envers le clergé. « En 1949, quand on s'est mariés, on s'est installés dans la maison. On y est restés neuf ans. Jusqu'en 1958. Après on est allés à Rannée, puis à La Guerche. »

On poursuit le chemin. On traverse un tas de bourgs qui évoquent des souvenirs.

Dans ma mémoire aussi. La route qui menait aux vacances chez la grand-mère. Des villages aux maisons en pierres. Personne dans les rues. Des commerces d'un autre temps. La route d'un autre temps. Je regarde ma grand-mère, elle le regarde en face le visage du temps. Elle cligne pas. Son visage à elle est doux. La lumière dehors est d'une beauté incroyable. Les rayons du soleil sont pénétrés d'une poussière blanche quand ils traversent nos fenêtres. Le visage de Mamie est impassible. Elle regarde devant. Rien devant si ce n'est la route, les champs sur la droite et sur la gauche. Quelques vieilles fermes. « Ça fait cinquante ans que je n'y suis pas retournée. » On doit approcher. Ce qu'elle voit je ne pourrai jamais le voir, jamais l'imaginer. Je lui demande de me guider à partir de là. On arrive dans le bourg de Piré. J'ai hâte de voir cette ferme. Elle me dirige. « Droite... gauche. La prochaine

au stop tu prends à droite... » Elle se souvient de tout. Tout est là. Rien n'a bougé. Elle me dit que le bourg a changé. Des maisons en plus. Mais le bourg elle l'avait revu plus d'une fois. C'est pas nouveau pour elle ça. C'est jusque là-bas qu'elle n'est jamais retournée. On sort du bourg... on avance sur plusieurs centaines de mètres. « Ça va être bientôt à gauche. » On se rapproche. Elle me dit « maintenant à gauche », je regarde le panneau qui indique *La Visseule*. On continue sur cent mètres et la maison apparaît sur la gauche. Elle me confirme que c'est là. Elle a une angoisse. C'est sûr. Je sens que la mémoire a de la vacherie parfois. Ça fait plus de mal que de bien. On se gare dans l'allée de la maison. Magnifique. Une belle ferme en pierres. Avec beaucoup de charme. Un four à pain sur la gauche. On reste plantés dans la voiture à regarder. « Ça n'a pas beaucoup changé. C'est

comme y a cinquante ans. » Je lui demande qu'on sorte. Elle ose pas. « Y a sûrement des gens. » On fait marche arrière... on reviendra tout à l'heure. Elle veut me montrer les maisons voisines... des cousins, des Bouvier, et d'autres... Elle se souvient de tout avec une précision incroyable. Chaque maison. Des anecdotes. Chaque bout de terre. On continue vers un moulin. Elle me montre leurs terres. Celles qu'ils cultivaient. Vers le moulin, la maison d'un autre cousin. Je ne sais plus le nom. « C'est avec lui que Papi allait toujours se balader. Tout le temps. » Se balader... faut entendre « faire la bringue ». « Pourquoi vous n'êtes pas restés ici ? » elle me répond par une sorte de soupir, j'ai l'impression d'avoir sorti une connerie. Son regard s'assombrit. « Il s'occupait jamais de rien. C'est moi qui faisais tout à la ferme. Il venait de temps en temps mais une

ferme faut s'en occuper plus. Alors la ferme elle était pas dans un bel état. »

On arrive au moulin. Ils avaient une petite parcelle dans ce coin-là. Ça fait un bout. À pied ils venaient. Ou en carriole quand y avait du matériel à amener. On retourne vers la maison.

Elle préfère que j'aille d'abord frapper à la porte pour demander la permission. Je frappe. Plusieurs coups. Personne ne répond. Je m'imagine une petite vieille derrière la porte, complètement apeurée, avec un fusil de chasse, les bras tendus vers l'avant, tout tremblants, claquant des dents et promettant de tirer si j'actionne la poignée. Ça me fait sourire. Ça pourrait bien arrivé. Doit pas y avoir tous les jours des jeunes à venir frapper à cette porte. Quand ils verront la mamie sortir de la voiture, ils comprendront qu'il n'y a pas de malhonnêteté dans ma démarche. Je

fais un signe. Mamie sort de la voiture. Elle met du temps. Le corps ne suit pas comme je disais. Elle regarde un peu partout. Elle s'en prend plein. Je m'imagine le coup. Les souvenirs qui reviennent en une seule fois. Pas d'ordre. Tout d'un coup. Elle resserre son gros manteau. Elle avance à petits pas en jetant toujours des coups d'œil de chaque côté. Elle me rejoint. J'ai déjà commencé à mitrailler de photos. L'image est unique. Elle est droite. Emmitouflée dans son manteau noir. Elle regarde. Son ombre, plus fine, plus grande, s'étale devant l'ombre de l'atelier qu'elle regarde. On croirait y voir le visage du temps. Elle s'apprête à tourner la tête. Je prends la photo. Elle me décrit tout. Tout à gauche, dans le prolongement de la ferme, l'étable. Ensuite, la chambre. « C'était une grande pièce. Tout le monde dormait dedans. C'était comme ça à l'époque. » Puis la cuisine, toujours

dans le prolongement. Vient après le cellier « où on mettait le cidre ». Elle se retourne. Je suis la visite. Je suis enchanté. En face du cellier, l'écurie. À gauche on pénètre dans un jardin. Le potager est toujours là. « Mais moins bien entretenu » assure-t-elle. Enfin, à côté de la voiture, en face de l'étable, l'atelier, tout délabré. On se demande comment il tient encore debout. Elle s'indigne qu'il n'ait pas été refait. La maison, elle, a été restaurée. Elle est en superbe état. Je reprends l'appareil. Je la prends devant la porte d'entrée. Elle me raconte qu'elle se mettait là, dans la cour, devant la porte, avec un petit tabouret, pour traire les vaches. Le puits à côté. Le banc. Elle avait vingt ans. En prenant la photo, je me rends compte que ses yeux sont rouges. « Si on était restés ici, on aurait été bien. C'est comme ça. Tant pis. » Les deux premiers sont nés en 1951 dans cette ferme.

La troisième, Marie-Laurence, est née là aussi, en 1953. La quatrième, Brigitte, racontait, me dit Mamie, qu'elle était née dans le four à pain. En 1957. Elle me dit tout ça. Je continue mes photos. Je contourne la maison et vais voir les parcelles derrière. Mamie me suit un moment puis elle s'arrête. À ce moment-là, un filet de lumière lui éclaire le visage. Le four à pain en arrière-plan. Elle me sourit. Depuis le début elle tient son sac à deux mains, devant elle. Elle se crispe quand elle me voit la photographier. Elle se retourne. Je la suis. Je la photographie par surprise. Dans le mouvement. Un instant... elle fixe à nouveau la maison. Elle laisse ça derrière elle et rejoint la voiture. « Il fait froid dehors. On pourra revenir quand il fera meilleur. On ira se balader à pied. »

On part en suivant tous les deux la maison du regard. « On peut passer voir la maison des grands-parents de Papi,

Villeneuve. On y allait de temps en temps. » C'est tout près. Elle m'indique encore. On arrive à l'endroit où la maison devrait être. Rien. Enfin, si y a bien une bicoque. Mais un truc assez récent. Rien à voir avec la bâtisse où ils vivaient dans le temps. On fait demi-tour. On retrouve le bourg de Piré. Elle me montre une petite ruelle. « Tout au fond c'est là où vivait le grand-père de ton Papi quand il s'est retiré. C'était comme ça. Quand l'enfant reprenait la ferme les parents allaient se retirer dans le bourg. » On reprend la route. On prend une autre direction qu'à l'aller. On passe par l'ancienne ferme de Thérèse. La fameuse. La sœur de Mamie. Je ne pensais pas mais en fin de compte je me souviens de la maison. Gosse, quand on y allait, on aimait pas mais fallait suivre, on jouait devant, dans ce qui ressemblait, dans mes souvenirs, à une petite cour, mais qui s'avère plutôt être un bord

de route. Elle a pas eu de chance tout de même cette Thérèse. Née un peu innocente comme je disais. Elle s'est mariée après sa sœur. Ils ont eu une ferme, des cochons et tout, mais pas d'enfant. Ça l'a pas rendue heureuse ça. Du coup, ils sont restés un peu éloignés comme ça. Sa sœur, ma grand-mère la voyait souvent. Et puis, les petits-neveux et nièces, dont ma mère, devaient pas échapper aux jeudis chez la tante. Mais bon, ça doit pas faire oublier. Ils ont vieilli. Ils sont restés dans leur ferme. « Quand Henri sera mort... » qu'elle répétait tout le temps. Eh bien ça a pas raté, tonton Henri est mort et la voilà toute seule. Rien. Pas de petits-enfants. Pas d'enfants. Des amis j'en doute. Rien. Ses sœurs qui doivent lui donner du coup de fil par-ci par-là mais rien qui remplit une vie. C'est triste. Ça fout le cafard. Aujourd'hui elle habite plus ici. Elle a rejoint le bourg.

On quitte le lieu. On passe à côté d'un château. D'un lac aussi. On viendra se balader là, mais l'été. Ça nous fera une autre occasion de passer un moment tous les deux. Elle m'a parlé de quelques photos qu'elle doit avoir gardées de la Visseule. Pas nombreuses. « À ce moment-là y avait pas d'appareil. » Elle me dit qu'il faut qu'elle les retrouve et elle me les montrera la prochaine fois.

Il est déjà plus de seize heures. On doit aller voir Papi. J'y suis pas retourné depuis plusieurs mois. Je retrouve cette bonne vieille odeur d'hôpital et ces chambres angoissantes. Papi cette fois-ci est assis dans son fauteuil. Les infirmières l'y ont mis. Je l'embrasse. Aucune réaction. Je montre ma tête. D'habitude ça marche. Il me sourit. Mais là, pas un sourire, pas un frémissement, rien. Je vais m'asseoir sur le lit. Mamie en face de moi sur une chaise. Elle essaye d'expliquer à Papi

qu'on revient tout juste de la ferme où il a grandi et où ils ont vécu les premières années de leur mariage. Toujours rien. Le voisin lui il est bien fidèle. Il tousse comme un acharné encore et encore. Quand je le regarde il lève les yeux vers moi. « J'ai l'impression qu'il se fout de ma gueule parfois » me dit ma grand-mère. Moi aussi, j'avoue, j'ai l'impression qu'il se paye ma tête. On cause avec Mamie. On essaye de combler le silence mais c'est pas facile. Quand elle est seule, elle s'en fout je pense. Elle regarde la télé. Elle doit envoyer deux-trois mots à Papi pour bien lui assurer qu'elle est là et puis c'est tout. Mais rien de gênant. De toute façon, ils ne se sont jamais causé plus que ça. Ça change pas beaucoup. Je m'éclipse une minute, le temps d'aller aux toilettes. C'est pesant ces visites. J'en ai pas fait tant que ça mais c'est pas facile. Je me rappelle d'une visite, un été. Il faisait

beau et chaud. On a sorti Papi dehors. On le promenait de long en large dans le petit patio de la maison de retraite. C'était plus passionnant. Ou encore les allers-retours dans le couloir vitré. Ça fait voir le ciel. Ça égaye. Là, on reste assis sans rien faire. Je remonte dans la chambre. On reste encore quelques dizaines de minutes à parler de choses et d'autres. À jeter un coup d'œil sur le grand-père de temps en temps. Pour vérifier. Puis on se décide à partir. Ça me fait mal de dire ça, mais ça me soulage quand même. On dit au revoir. Et c'est là qu'il décide de me sourire. Bien large encore le sourire. Édenté toujours. Alors on s'attarde. Ça me réjouit mais je crois qu'il a pas compris qu'on partait. Alors on insiste, on précise bien. On l'embrasse une dernière fois. Et en saluant par habitude on quitte la chambre. C'est des rituels qui doivent finir par assombrir à la fin.

On passe faire quelques courses. J'en avais besoin et en même temps ça rend service à la Mamie. J'aime bien aller faire les courses avec elle. Faut pas déconner avec la vieillesse. Faut rendre la monnaie. Petit elle nous emmenait en vacances, avec les cousins. Tous les étés. À la mer. Parmi mes meilleurs souvenirs. Elle faisait tout. Et surtout nous supporter. En particulier moi. C'est que j'étais bien turbulent. Un peu casse-couilles sur les bords. Ça j'ai gardé. Faut pas tout perdre avec le temps sinon on se reconnaît plus. On allait, à chaque vacance scolaire, passer plusieurs jours chez elle. On pourrissait ses plantes avec nos ballons de foot. On piquait du chocolat. On rentrait dégueulasses. On prenait des couteaux pour fabriquer des arcs. Enfin, plein d'autres. Des trucs de gamins bien contents d'être là. Et faudrait grandir et pas se rappeler de tout ça. Pas remercier.

J'en ferai d'autres mais pas celle-là. Ça me plaît en plus. C'est pas une corvée. J'ai du temps alors j'en passe avec elle un petit peu. C'est la moindre des choses. On remplit le coffre de la voiture des quelques courses qu'on vient de faire. La nuit commence à tomber. On arrive à la maison. Je lui monte encore deux ou trois bûches pour qu'elle ait assez. On prend un café. Un petit chocolat fourré. Et je la laisse. C'est toujours un pincement de la laisser seule. Mais là, en montant dans ma voiture je la vois me faire un signe de la main. Les traditionnels au revoir comme j'ai déjà dit. Mais cette fois-ci elle n'en fait que deux ou trois puis ferme le portail derrière elle et retourne s'enfermer dans la maison. Au chaud. C'est vrai que le temps est glacial. Je l'imagine. Elle mange tranquillement devant la télé... monte se mettre au chaud devant la cheminée... le chat sur les genoux... et lutter

contre le sommeil en faisant son petit rictus de l'œil... comme quand j'étais petit.

J'aurai ma peau

J'ai changé de peau. Je m'explique. Je me suis réveillé ce matin, les yeux un peu collants, les membres engourdis, tous les membres, et des courbatures partout. J'ai écarté la brume de mes yeux en clignant à vive allure mes paupières. La chambre était bleue. Les draps épais et moelleux. Une blonde à côté de moi. Une blonde ? Je me suis assis sur le bord du lit, j'ai regardé la pièce, la blonde, les meubles, les murs, le sol, mes mains, je me suis levé brusquement, mes jambes longues et fines, correctement musclées, un caleçon moulant, des abdominaux clairs mais fins.

J'ai paniqué, cherché un miroir. La porte en face d'un bureau propre et ordonné donnait sur le salon lumineux, éclairé déjà par les rayons du soleil, le jour était loin déjà dans sa course.

J'ai trouvé la salle de bains. Du carrelage chaud. Une baignoire oblongue, blanche. Brillante même. Une glace. Je suis grand. Châtain. Les cheveux ébouriffés mais fins, plus fins, un visage lisse et clair, un buste droit. De profil un dos bien droit aussi, élancé, comme les jambes. Quel corps ! Mes yeux bruns. Je me touche la peau, c'est la mienne mais ça ne l'est pas. Qui suis-je ? J'écarte mes yeux, j'écarquille, je regarde autour, je m'affole. Je n'ose même pas enlever mon caleçon pour regarder ce qu'il y a dedans. Ça n'est pas à moi. Ça me dégoûte. J'ai la gerbe qui monte et un goût épicé dans la bouche, une haleine phénoménale pour un corps si doré. Une sorte de relent profond

de chili bien relevé et chargé comme il faut. J'entre à nouveau dans la chambre. Je n'ose pas faire de bruit, je n'ose pas la réveiller, je ne la connais pas. Je regarde son dos mat. Elle semble bronzée. Je regarde à nouveau ma peau, celle de mon bras, je soulève légèrement mon caleçon, la démarcation est nette, le bronzage est parfait sans trace, doré. Elle a de longs cheveux blonds qui descendent sur les épaules et qui reposent, comme un lit de fleurs, sur les draps. Je m'approche, sans un bruit, du lit. Je le contourne et arrive à hauteur du visage de l'inconnue. Je ne la connais pas. Mais elle est belle. Trop lisse peut-être, inaccessible. Elle ouvre ses yeux, grands, bleus. « Ça va ? » Elle me parle, ses lèvres ont remué, elles se dessinent parfaitement, elles sont épaisses, pulpeuses et elles remuent joliment. « Pourquoi tu me regardes comme ça ? » Je suis complètement perdu. Je ne sais pas

quoi dire, pourquoi suis-je là ? « Tu es belle, c'est tout », « merci ».

Je me retire, entre dans la salle de bains, ferme la porte, m'assois sur le panier en osier qui doit servir de réceptacle pour le linge sale. J'ai la tête entre les mains. Ça ne donne pas la même sensation qu'avec la mienne de tête, celle-ci est plus fine, elle est moins ronde, plus étirée, elle est douce, un léger duvet sous les pattes coupées ras. Une barbe de deux jours pas plus, pas épaisse, mais uniforme, sans trou, pas clairsemée. Je la tiens cette tête, elle est là dans ces mains, mais elle n'est pas à moi. Il n'y a que l'esprit. Et encore ! Qu'est-ce qui se passe ? Mort et réincarné ? Une expérience scientifique ? Un gag ? Qu'est-ce qui se passe ? Un coup retentit sur la porte, « tu sors ? » Elle est derrière, debout, je suis effrayé, excité. Elle est derrière, elle n'est pas à moi, mais elle l'est pourtant. J'ouvre

la porte. Elle n'est pas très grande, 1 m 60 peut-être, sa peau bronzée brille à la lumière, elle peine à ouvrir les yeux, elle est seins nus, des seins ronds, larges et gros, lourds et tombant comme deux fruits à la fois durs et mous. Son ventre est presque plat, un petit duvet caresse le bas-ventre sous le nombril. Sa petite culotte bleue, ses jambes... « Bah alors, j'te fais cet effet-là dès le matin ? J'ai pas le temps là, c'est dommage, pour une fois ! » Le sang a afflué d'un seul coup au même endroit, je bande mais ça n'est pas moi. Ça me débecte vraiment mais elle m'excite. Le contour dentelé de sa culotte rentre discrètement sous les plis érotiques de ses cuisses. Et au milieu une fente se dessine. Sa peau chaude et brillante. Elle enlève sa culotte, ses fesses gigotent, se balancent jusqu'à la baignoire, elle fait couler un peu d'eau avant de se mouiller entièrement. Et je reste là, comme un con. Je réa-

lise, je sors de la salle de bains, je parcours l'appartement, les pièces sont vides, quasiment. Quelques objets sans intérêt sur des meubles froids, noirs ou blancs. Les pièces ne sont pas épurées, elles sont vides. Quelques magazines en guise de livres sans doute. Une grande télé domine le salon, fixée au mur. La table basse avec un téléphone portable posé dessus. Il est 11 heures 30. En fond d'écran une photo du couple devant la mer. Maillots de bain, corps taillés, membres luisants. Lunettes de soleil. Soleil, plage et mer. Je cherche un portefeuille, des papiers, quelque chose... Une carte de crédit sur un buffet laqué, une carte d'identité et des pièces jaunes et blanches. Martin Colombes... Martin Colombes. Le nom ne me dit rien du tout. Il habite la même ville que moi. C'est déjà ça. Au moins, c'est chez moi. Je retourne dans la chambre, la douche coule encore, je fouille les placards, j'en-

file une chemise, il n'a que ça des chemises ce type, j'enfile un jean. Je sors vite de l'appartement. Je dois me retrouver. J'atterris en face d'un bâtiment que je connais. Bien placé l'appartement. Je remonte rapidement les rues, marche vite, la vitrine d'une boulangerie me renvoie mon reflet, le reflet de ce mec... Je vois cette silhouette longiligne, les traits nets et les courbes délicates de mon corps, de son corps, l'allure est belle, je ralentis la marche, je me redresse, vois mon dos droit dans la vitrine, une jeune femme passe devant moi en me fixant, elle appuie son regard. Elle insiste. Je détourne les yeux. Je continue.

J'arrive près de chez moi. Je reste un moment à guetter la porte, rien ! Personne n'en sort. Si je suis dans son corps c'est qu'il est dans le mien, très certainement. Il est peut-être déjà parti chez lui. C'est sûr. Je fais demi-tour. Les gens me regar-

dent, tous, ils me jettent des regards discrets, je les vois, ou ils me sourient ostensiblement. Les filles surtout. Je marche, je marche, la tête haute, je me sens à l'aise de marcher. Les yeux qui se posent sur moi, dans mon dos, sont des yeux envieux, bienveillants ou humides d'excitation. Mes jambes ne tremblent pas. Ma tête ne bout pas, je ne me sens pas oppressé, je suis serein. Je m'arrête tout à coup, devant moi, moi. De dos, mais moi, c'est sûr, le même tee-shirt, les mêmes cheveux. J'avance doucement sur le côté pour ne pas me faire repérer. Je regarde ce bonhomme, le dos courbé, voûté, le torse difforme, les pectoraux bas. Le cou qui s'avance trop. Le nez long semble se détacher du visage, il pointe loin, ce qui donne un air niais au gaillard. La mâchoire inférieure trop retirée, la barbe clairsemée. Petit, en tout cas pas grand, épais sans être gros, lourd dans la démarche, pesant. Ce

bonhomme c'est moi. C'est moi. La sueur me monte, elle envahit mon front, mes tempes, les aisselles se mouillent aussi. Le mec marche lentement. Il semble perturbé. Je le comprends. Voilà ce qu'il est devenu. La grosse touffe noire, épaisse, s'éparpille mal sur le crâne, une mèche rebelle, comme une banane, à l'arrière un épi se libère aussi de la masse. Des cheveux blancs. Des cheveux blancs qui ne donnent ni un air plus mûr, ni l'allure plus classe, non des cheveux blancs sortant de nulle part. Comme toujours chez moi, de nulle part. Tout sort de n'importe où, jamais au bon moment, jamais dans la bonne quantité. Comme toujours.

Je me laisse un temps pour réfléchir. Il marche plus loin. Il s'éloigne de sa démarche pataude. Lui dans mon corps c'est pire. Je m'assieds à une terrasse, commande un café et laisse couler le temps. Mes gestes si simples soient-ils

sont fluides, propres. Je bois doucement mon café et je regarde autour de moi. Je ne sais pas ce qui a pu se passer mais je sens que je peux très aisément m'y faire. Un duvet de poils blonds recouvre mes bras. Tout est en finesse. Je passe ma jambe droite par-dessus ma jambe gauche. Mes cuisses ne paraissent pas grosses vues d'ici. Le soleil commence à chauffer les tables métalliques. Le ciel est bleu depuis plusieurs jours mais aujourd'hui la teinte me ravit encore plus. Ma peau chauffe également, une agréable sensation de caresse me parcourt le corps. Les gens mangent, assis aux terrasses des cafés, des restaurants. Une odeur mélangée de salades, de vinaigrette, de fritures et de pizzas. Un vacarme enthousiasmant. Des voix de femmes, d'hommes, des chuchotements près de moi, le bruit d'un manège, les badauds dans un cortège désordonné et bruyant, les bouquinistes ambulants, et

moi au milieu de tout ça, le visage éclairé d'un sourire paisible, je me dore tranquillement au son de la ville qui ne m'effraie plus. Je ferme les yeux.

Je reçois brusquement un coup sur l'épaule.

« C'est quoi ce bordel, putain ? » Moi est en train de me parler. C'est surprenant, comme si mon reflet, dissociable de mon corps, parlait, sans que moi, le modèle original pourtant, je n'ouvre la bouche. La voix nasillarde et le timbre ni aigu ni grave me surprend un peu, comme lorsque l'on s'écoute sur une bande-son.

« Tu vas m'expliquer ? Hein ? Allez suis-moi. »

Je me lève et je le suis. Nous marchons côte à côte. J'ai tout de même de beaux yeux. Ils se distinguent sur cette face brunnâtre.

« Putain, je répète, c'est quoi ce bordel, merde ? Réponds putain ! »

On a bifurqué dans une ruelle peu fréquentée, où ne survit qu'un tatoueur marginal.

« J'en sais rien, je me suis réveillé ce matin sans savoir où j'étais, qui j'étais et avec qui j'étais !

- Putain, tu l'as pas touchée ? J'te promets, t'as pas intérêt à l'avoir touchée, espèce de connard, c'est toi qui a manigancé tout ça hein ?

- Mais puisque je te dis que je n'y comprends rien moi non plus. Et puis je l'ai pas touchée ta gonzesse, j'étais bien trop chamboulé.

- Pourquoi ça m'arrive à moi ? T'as vu la gueule de ton taudis ? C'est crade. Un appart' de célibataire dégueulasse ! Putain t'as quel âge ? On dirait l'apparte-

ment d'un ado !

- J'ai 26 ans. »

Il rendait ma tête plus laide qu'elle ne l'était probablement avec ses expressions dégoûtantes. Il pleurnichait presque.

« Faut qu'on refoute tout ça dans l'ordre hein ? J'ai un boulot, j'ai ma copine, j'ai ma vie, tu comprends ? Toi tu t'en fous, t'as rien, mais moi... Tu trouves une solution mais tu me remets ça dans l'ordre.

- Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je ne sais pas ce qui s'est passé moi non plus.

- Tu viens avec moi, on va chez moi ! On va tout raconter à ma copine pour que tu te prennes pas pour moi.

- D'accord allons-y. »

On reprend le chemin de son appartement. Il fait chaud, de plus en plus, il sue

un peu et semble en souffrir, je me sens plutôt bien. Ses cheveux ondulent grassement et de petites boucles imprévues se forment sur le devant. Il cligne des yeux, avec vigueur. Il a gracieusement récupéré mes tics. C'est un honneur que de léguer ce fardeau. On arrive devant la grande porte de l'immeuble. On sonne à l'interphone.

« C'est moi, ouvre. »

Un bip retentit et déverrouille la porte. On monte les marches. Il court presque. Il sue, il tremble presque. Il flippe beaucoup. Elle est là, le visage sombre, énervé, sur le palier.

« T'étais où ? qu'elle me lance.

- Je...

- C'est pas moi lui ! C'est moi, moi Martin, Céline c'est moi ! »

Il bredouillait, s'excitait. Ses yeux

tournaient dans tous les sens voyant l'incongruité de la situation. Son visage m'écœurerait. Mon visage si pitoyable.

« Qu'est-ce qui se passe ?

- Je sais pas. Il délire depuis tout à l'heure ! Je suis descendu t'acheter des fleurs, sur un coup de tête, j'avais envie. Et je l'ai croisé, il m'a tenu la grappe tout ce temps, il arrête pas et...

- Enfoiré, fils de pute, qu'est-ce que tu dis... l'écoute pas... c'est moi, c'est moi. Je me suis réveillé ce matin dans son lit, c'est dégueulasse j'te jure. Je suis Martin. J'ai 28 ans. Martin Colombes. Mes parents Gilles et Irène. Céline c'est moi. Regarde-moi ! Regarde mes yeux, je dis la vérité. »

Il tremblait de partout, la sueur coulait de partout, il vibrait, s'énervait, criait...

« Bon ça suffit, dégage maintenant, tu

vois bien qu'elle ne te connaît pas, et comment tu connais mes parents ? Allez dégage sale barge. »

Je le prends par le col, il se débat, je mets la force, je le cogne sur la tempe, il chancelle, je le balance dans l'escalier, le suis et le jette dehors. Je me sens herculéen, agile et si sûr de moi dans ce corps fin et athlétique. Je remonte les marches quatre par quatre.

« C'est bon ? t'as géré le problème ? »

Il sonne à l'interphone, je le coupe.

« Tu m'as mise en retard avec tes conneries. Et toi tes rendez-vous ? Bon, j'y vais là.

- Je m'en occupe. »

On descend l'escalier, on traverse le long et haut couloir frais. Il est sur le trottoir d'en face à essayer de regarder par la fenêtre. Il nous a vus sortir. Je dis à Céline

de filer et je cours vers moi. Je le frappe violemment au visage. Je frappe violemment mon visage. Au ralenti les traits s'affaissent, mon visage s'écrase, moi, ma gueule. La sensation de ce poing sur mon visage, ma peau rouge, brûlante... il tombe. Il grommelle des insultes et pleure tristement. Je le relève et lui dis qu'il vaut mieux qu'il arrête sa comédie. Que c'est comme ça maintenant. Je n'ai franchement aucune envie de redevenir ça. Ça me fait de la peine mais je ne vais pas me battre pour ça. Je ne sais comment les choses peuvent retourner dans leur ordre initial mais je n'ai aucune envie de le savoir. Il m'agrippe la jambe : « Fais pas ça ! Pourquoi moi ?

- J'en sais rien je te dis ! Je n'y suis pour rien. Mais c'est peut-être le destin. Ça devait arriver. Te plains pas, t'aurais pu tomber plus bas. Je ne suis pas à la rue, j'ai un travail, mon appartement n'est pas

si mal et bien placé aussi. Je n'ai pas de copine, mais du coup je suis libre. Tu es donc libre d'aller voir où bon te semble. Prends-le du bon côté ! Ça ne sert à rien de se lamenter.

- Je ne me laisserai pas faire ! Tu vas te confondre tout seul. »

Il se lève et part. Je le regarde s'éloigner, fébrile et chancelant, articulant ses jambes dans un effort grotesque. Le dos courbé, les épaules vers l'intérieur. Il s'arrête brusquement, se retourne et se met à courir très vite, et à mesure que son visage se déforme par la colère il se rapproche. C'est un coup poignant de me voir ainsi... si pitoyable. Les larmes me montent presque, elles inonderaient mes joues probablement si le temps s'arrêtait. Cet homme n'est pas moi, cet homme n'est pas moi, je suis dans ce corps, ce n'est qu'une enveloppe... rien d'autre. Il me saute au

cou, serrant ses mains comme un forcené, serrant encore. Je me débats tant bien que mal mais sous la colère sa force est décuplée. Il ne me lâche pas et je vois ses yeux rouges, imbibés de sang, tout en éclats de fureur me regarder, transpercer mon âme, je me regarde, mes yeux me jugeant, mes yeux jugeant mon esprit. Le corps et l'esprit dissociés, ça plairait à certains spirituels. Ils restent ouverts grand et furieux toujours, l'autre s'étrangle aussi, il est pris de haine mais son reflet dans ses yeux, les miens, mélangent nos deux corps et nos deux âmes... nous sommes perdus au milieu de tout ça lorsqu'un grand gaillard vient nous séparer. J'en profite pour immédiatement fuir et rejoindre l'appartement. Il me suit. Je claque la porte à toute vitesse et je l'entends cogner dessus à s'en casser les doigts. Il cogne, cogne, cogne. Les martèlements se font de moins en moins virulents. On

entend bientôt plus qu'une main caresser désespérément la porte en chêne vieilli. Puis plus rien. Il s'est épuisé. Je remonte.

Je visite les lieux. Essaie de m'imprégner de l'atmosphère. Je fouille dans tous les placards. L'ordinateur est allumé sur le bureau dans la chambre. J'ouvre le dossier « PHOTOS ». Une dizaine de fichiers y sont conservés avec des titres communs « CORSE 2009 », « CANARIES 2010 », « TURQUIE 2011 », « GRÈCE 2012 ». J'ouvre tous ces souvenirs de vacances. Toujours les mêmes photos, en terrasse avec des cocktails exotiques, sans aucun rapport avec l'endroit bien souvent, dressés fièrement devant leur sourire de circonstance, des clichés à la manière des magazines de mode, Céline se baignant, Céline mangeant, Céline souriant, Céline sautant face à la mer, Céline ouvrant la bouche pour on ne sait quelle raison, comme pour simuler un cri orgasmique,

Martin bronzant, Martin léchant une glace, Martin m'amourant l'objectif d'un jeu de paupière parfaitement maîtrisé. Des photos à la pelle. Toutes les mêmes pour tous les pays. J'ouvre les fichiers « ANNIVERSAIRE ». Des couples, tous beaux, coupes de champagne à la main, sourires piqués aux vedettes du cinéma des années 60. Puis les yeux rouges sur les dernières photos. Des accolades alcoolisées, des sourires niais et décalés, les chemises trempées, on a bien dansé. Sous les photos des commentaires « Martin avec Simon et Max ». Les trois noms reviennent souvent ensemble. Ça doit être mes nouveaux meilleurs amis. Des bonnes têtes de commerciaux, d'agents immobiliers et autres bourlingueurs encravatés. Une chemise blanche repassée par chérie, sans l'adjectif possessif, une cravate pour les grandes occasions comme pour le travail, des cheveux coupés ras coiffés avec discipline,

un sourire constant... mes amis maintenant.

À côté de l'ordinateur traîne un agenda. Je l'ouvre. Des rendez-vous sont indiqués pour la journée du 8 juin. Aujourd'hui. J'en ai déjà loupé deux. Des adresses, des noms de clients, le mot visite qui revient souvent, agence aussi. Je suis agent immobilier. Tiens donc. Je retourne dans le salon, je prends le téléphone. 10 appels en absence. Bureau, inconnu, M. Pardonni, Mme Prigent et Bureau plusieurs fois. J'appelle le bureau. Je me confonds en excuses, j'ai pas dormi de la nuit, j'ai vomi, je me sens très mal. Je vais rappeler les clients et les deux rendez-vous de 11 heures 30 et midi je vais les décaler à demain. Demain c'est samedi. Oui à lundi plutôt ! Ceux de cet après-midi aussi. Je me soigne. Ça va passer.

L'appartement sent le fric. Pas spécia-

lement le fric déjà acquis mais plutôt celui qui va arriver. Et s'il n'arrive pas ça sentira le faux fric. Je ne l'avais pas remarqué ce matin, j'étais trop perturbé, mais il est spacieux et le mobilier quoiqu'en petit nombre semble assez cher. Du laqué partout. Une photo des parents de l'un ou de l'autre est posée sur un des meubles. Le père à la beauté surannée semble ne pas vouloir quitter cette jeunesse dont profite maintenant, avec une égale jouissance, son fils ou sa fille. D'hôtels sur les côtes méditerranéennes en balnéo, de restaurants en restaurants, de shopping en barbecues. La mère a la peau flétrie par l'accumulation excessive des expositions aux UV naturels ou artificiels. Une blonde au sourire flétri lui aussi. Les yeux tombants rehaussés par je ne sais quel artifice. Une poitrine gonflée et dure, probablement siliconée. Le décor du second plan rappelle étrangement la plupart des photos de

« vacances » de leurs descendants. Sous la table basse des magazines droitement empilés. Des réflexions sur les stars en perdition, sur la mode, le maquillage, les voitures. Je m'assois sur le canapé rigide en cuir. Je souffle. Je n'en avais pas encore eu le temps. J'avais une envie folle de me faire à cette nouvelle vie. Il est plus facile de se faire à ce genre de vie qu'à celle que je menais. Toute la stupidité qui émane de ce couple et de leur vie, tout ce qui m'exaspérait au plus haut point, tout ce qui me répugnait, peut bien gentiment se dissoudre. Il est bien entendu plus facile de haïr ce qu'on n'a pas. Au lieu de me détester, il y a peu encore, lorsque je menais cette misérable vie solitaire et renfrognée, au lieu de me haïr lorsque je me boudinai sur mon confortable canapé, au lieu de m'exécrer lorsque je griffonnai ma vie de quelques médiocres projets, hé bien je préférerais en vouloir aux autres. À

ces idiots, ces parfaits métrosexuels lisses et quelconques, ces ignorants, ces demeurés, ces fils à papa, ces imbéciles hautains sans la moindre matière grise. Je leur en voulais d'être bêtes pour la plupart et je n'en démords pas. Mais, maintenant que ce corps m'habite je dois dire que je vois les choses différemment. Je leur en voulais d'être beaux, attractifs, sûrs d'eux. Passer à côté d'une fille convoitée, marcher dans la rue au milieu de dizaines de jeunes femmes toutes plus attirantes les unes que les autres, lire sur un banc à côté d'une belle jeune fille, et bien d'autres actions quotidiennement renouvelées, sans que votre présence ne soit remarquée, ou qu'elle n'ait pas la moindre importance, ceci vous rend affreusement jaloux de ceux dont l'aura vous subjuguera également. Et donc être dans la peau d'un de ces « beaux-gosses » me rend à la fois nerveux et excité.

J'ai réfléchi près d'une heure, assis sur le canapé, j'ai retourné la situation dans ma tête, sans rien y comprendre. J'ai évalué mon cas. Ma veine pour mieux dire. Et là, à 17 heures 35 je viens de prendre une décision qui me semble irrévocable. Je ne comprends pas bien les rouages de cet étrange, c'est peu dire, échange corporel, mais je suis sûr d'une chose, c'est que plus jamais je ne retournerai dans ma dernière enveloppe de chair et d'os. C'est au prix de multiples efforts de réflexion que j'en suis arrivé à me dire, comme s'il m'avait fallu une révélation pour ce genre de pensée, que les avis n'existent pas, les opinions pas plus, les partis pris et toutes les foutaises idéologico-politiques non plus. Changer de peau suffit parfois à nous faire voir le monde d'une autre manière. « Ne vous moquez jamais des riches, ça pourrait bien vous arriver un jour », dixit Coluche. Je viens peut-être

pour la première fois de comprendre cette phrase. Toutes mes illusions libertaires et anti-bourgeoises, toutes mes haines, toutes mes rancœurs peuvent bien mourir si aujourd'hui je suis libre de vivre comme un bourgeois. Alors retrouver mon corps pour souffrir d'autant plus de ce constat et subir cette infâme révélation. Non. Je ne sais pas comment mais non.

La porte s'est ouverte sur Céline. J'entends sa voix me parler, elle déblatère des banalités sur son travail à une vitesse pas possible, elle ne me regarde pas, elle traverse l'appartement de gauche à droite, elle pose des dossiers, ramasse des choses invisibles qui traînent.

« Et toi ?

- Je... À vrai dire je n'ai rien fait, je ne me sentais pas très bien.

- Oui je vois ça, tu vas mieux ?

- C'est diffus je ne sais pas trop je ne me sens juste pas bien, rien d'affolant.

- Oh je ne m'affole pas t'inquiète. Et le gars de tout à l'heure ?

- Ah oui ! Il m'a lâché la grappe mais il était bien énervé, il m'a même sauté dessus. S'il revient j'appellerai la police. Mais je dois avouer qu'il savait beaucoup de choses sur moi. Comment tu penses qu'il a pu trouver autant de renseignements ?

- Je ne pense pas grand-chose ! Je suis fatiguée, vraiment. Ne t'inquiète pas, ça va aller ! »

Elle vient près de moi. Elle porte un pantalon noir, un chemisier blanc, un collier fin en argent entoure son cou. Sa poitrine pointe rondement sous le petit chemisier formant des plis de tissu au niveau du ventre. Les boutons attendent de craquer. Le pantalon, bas de tailleur pour

femme d'affaires, courbe ce qu'il faut sur les rondeurs fessières avant de retomber droitement, lisse, sur les cuisses, et de s'évaser jusqu'aux hauts talons qui achèvent de m'étourdir. Crispé dans mon rôle, je sens en moi ce bouillonnement lubrique, le sang n'afflue plus que vers une seule partie de mon corps. Imposteur priapique je me sens couler vers une source de chaleur douce. La vérité absolue semble se confiner dans cet état de lascivité. La scène défile avant même qu'elle n'ait été suggérée. L'initiative vient d'elle. Elle me passe la main sur la cuisse et sa caresse monte jusqu'à l'aîne, elle passe sa main dans l'entre cuisse. Tout mon sang est désormais prisonnier de ses mains. Il ne bout que par elles. Je me sens faible et libre, prisonnier et puissant. Son regard insiste sur ma réaction. Jamais personne ne m'a regardé de la sorte. Elle pince ses lèvres pour signifier son excitation, pour

me signifier l'effet que mon excitation lui procure. Elle passe sa langue sur cette lèvre pulpeuse, humide et rouge qui semble n'avoir été conçue que pour embrasser. Elle déboutonne mon jean. Mon sexe sort, gonflé et raide, dans ses mains. Elle se met à me masturber en gardant sur moi son regard évaluateur. Elle continue d'humidifier ses lèvres et s'accroupit devant moi. Elle approche sa tête de mes cuisses et engouffre doucement, tout en me fixant, mon sexe épanoui. Elle semble se délecter de mon état de transe. Elle suce lentement mes forces, exerce sa domination aphrodisiaque avec toute la fougue qu'elle peut retenir dans ce seul but. Sa beauté m'éblouit d'autant plus lorsque je la vois ainsi détendue sur ma crispation phallique. Ses cheveux tombent en milliers de caresses sur mes cuisses. Elle se relève en léchant grossièrement ses lèvres, enlève ses chaussures à talon, ses

socquettes, son pantalon et monte sur moi à la manière d'une cavalière chevauchant son cheval au tempérament tempétueux. Elle se lance dans un va-et-vient animal, comme en lutte charnelle avec son adversaire originel, sans plus aucune considération pour mon état d'excitation elle bouge d'avant en arrière, de plus en plus vite et pousse des cris semblables à des râles érotiques. Ses yeux montés au ciel, ses griffes sur mon torse, elle s'oublie en gesticulations hallucinantes comme perdue dans un rituel chamanique. Son visage se métamorphose sous l'extase qu'elle se procure seule, bacchante réveillée par ses propres danses transcendantes. Spectacle effrayant et excitant dans une même mesure, je me laisse emporter dans cette danse, me redresse pour joindre nos deux corps et bouger avec elle dans un commun mouvement. Elle me plaque alors sur le canapé pour m'intimer de ne pas bou-

ger et de la laisser faire. Autorité fracassante, elle jette sur moi ses yeux rageurs et poursuit sa jouissante chevauchée. Cette domination semble l'exciter plus encore que le sexe lui-même. Elle intensifie la cadence, les râles plus aigus et perçants me font monter les sangs, une concentration fragile dans ma queue, prête à éclater, me fait oublier mon asservissement et ma défaite. Elle hurle bientôt, se frotte frénétiquement sur moi en appuyant ses va-et-vient par la force de ses reins, jouit de ses transports extatiques et se crispe au moment même où je me sens fuir en écoulements sublimes. Je me sens perdu quelques secondes dans cet enfer des sens. Ce moment où tout est arrêté, statique, les corps, les sensations, la jouissance. Puis tout retombe et elle se lève subitement sans le moindre regard. J'ai le sentiment étrange que je n'ai été pour elle qu'un jouet. Je me sens petit et

insignifiant. Je suis dans la peau de ce bellâtre qui devrait se lever d'une manière aussi détachée qu'elle, mais mon esprit me rapetisse, je viens de vivre le moment le plus étrange, le plus sensuel, le plus animal, le plus érotique, le plus extatique de ma vie et elle se lève sans que cela ne lui semble anormal. Je reste englué dans le canapé, le sexe mou et odorant pendant sur le cuir tiède. Un peu du liquide blanchâtre commence à couler dessus.

« Mais fais gaffe, lève-toi putain !!! » s'emporte d'un coup la bacchante redevenue femme. Elle me paraît toujours aussi belle, plus encore peut-être. Mais elle porte désormais les traits de la tyrannie. Elle m'a effrayé.

« Ton sperme coule sur le canapé ! » gueule-t-elle sans considération pour ce qui vient de se passer.

Je me lève en tentant de ne pas en

mettre davantage, pour ne pas la froisser plus. Je cours aux toilettes et m'essuie. Elle fonce dans la douche et garde sur son visage les intentions rageuses qu'elle combinait pendant l'acte avec l'excitation. Mais cette fois, seule la rage s'imprime sur ses yeux, ses joues et les plis de ses lèvres. Je crois l'avoir déçue. Je me sens coupable de n'être rien de plus que moi dans un corps nouveau. Quoi que je fasse rien ne m'apparentera jamais à ce jeune homme. Ça reste moi dans ce corps. Mes angoisses, mes vertiges, mes frustrations.

Tant que mon propre corps usera, de sa présence, les tréfonds de mon âme, je ne pourrai vivre sereinement. Je ne sais pas pourquoi tout ça m'est arrivé, mais je dois mener les choses jusqu'à leur inévitable terme. Je le connais ce terme.

L'idée me vient tout à coup. S'il veut

s'en prendre à une personne pour me faire fléchir, il saura rapidement où aller. Il ira chez ma mère. Si ça n'est pas déjà arrivé. Pourvu qu'il n'y soit pas. Je réalise très vite qu'il peut faire ce qui lui plaît, qu'il est dans mon corps et que quoi qu'il fasse, on imputera la chose au fils de cette bonne vieille dame. Je dois réagir, je ne peux pas laisser cet inconnu se rendre chez ma mère. Je prends le téléphone sur la table, fais glisser le curseur sur l'écran tactile pour débloquer l'engin. Je tape le numéro. Attends.

« Allô !

- Bonjour madame. Je ne connais pas très bien votre fils, mais je sais qu'il ne va pas fort en ce moment. Je vous appelle pour vous prévenir qu'il va peut-être passer chez vous. Il était dans un état très agité lorsque je l'ai vu. Voilà, je...

- Arrête. »

Ma mère parle avec précipitation, des phrases courtes, la gorge remplie de larmes... Je la sens tremblante et crispée.

« Il est à côté de vous c'est ça ? »

Elle ne comprend rien à ce qui se passe. Qui comprendrait. L'autre est allé chercher la seule personne pour qui je ferais n'importe quoi. Mais qui croirait à une histoire pareille. On nous prendrait pour deux fous. Que puis-je faire ? Je vois d'ici le visage émacié de ma mère, comme il a toujours été. Visage perdu depuis des années, des dizaines d'années dans les vertiges d'un boulot harassant. Le corps rigide, osseux. La chair ne servant qu'à recouvrir par décence cette masse fébrile. Les yeux fragiles, au bord desquels semblent constamment accrochées quelques larmes en attente. Je vois ce visage. Ce visage qui fut toujours pour moi celui de la mère sacrifiée. Ce visage

qui m'a aidé à grandir. Ce visage qui m'a handicapé. L'amour que je lui ai porté et que je lui porte est trop grand pour ne pas m'handicaper. Elle s'est sacrifiée mais ne se doutait peut-être pas que son sacrifice me sacrifiait aussi. Un enfant ne cherche pas à être heureux, mais qu'on lui montre ce qu'être heureux veut dire. Mais comment puis-je lui en vouloir ? Je ne peux que l'aimer plus encore. Et je vois ce visage à l'autre bout du fil. Et ce dingue qui la menace...

« Arrête, s'il te plaît. »

Elle semble prisonnière de quelque chose. Elle n'arrive pas à prononcer plus de mots. La gorge se noue et empêche ma mère de parler plus. Je crains le pire. Qu'est-il en train de lui faire ?

« Il vous menace, c'est ça ? Attendez. Je crois qu'il souffre de schizophrénie, madame. Tout ce que je peux vous dire,

c'est qu'il semble vous aimer plus que tout. Il doit, en ce moment, être en état de crise. Une crise importante d'après ce que j'ai vu.

- Vous êtes médecin peut-être ?

- Disons plutôt que je connais bien cette maladie. En souffrant moi-même de ce mal, je peux assez facilement reconnaître les troubles schizophréniques quand j'en vois. Et votre fils ne pense pas à mal en vous menaçant. Il ne sait pas ce qu'il fait. Il vous aime justement plus que tout. Un schizophrène s'en prend à ceux qu'il aime le plus. Dites-lui que vous comprenez ce qu'il veut dire. Allez dans son sens. Entrez dans son jeu. Dites-lui que vous avez tout compris. Et appelez l'hôpital. Il vous aime. Il vous aime vraiment. »

Mon ventre se tord dans tous les sens. J'ai un mal fou à me contrôler. J'ai envie de me répandre en larmes, en gerbe et en

liquides en tout genre. Je ne prends même pas le temps de lui demander si elle va bien. Je raccroche.

Je garde le téléphone accroché à l'oreille. Plusieurs minutes. Mon cœur bat vite. Des images défilent dans ma tête. Ma mère rentrant du travail exténuée. Ma mère m'obligeant à manger le seul morceau de fromage lorsque le repas se composait d'une unique salade composée. Ma mère buvant le bouillon de légumes ces soirs d'hiver. Ses yeux fatigués mais remplis d'une tendresse éclatante. L'intelligence de cette femme sans culture. L'intelligence naturelle. Une incroyable intelligence qui me fait rougir de honte lorsque je la compare à mon orgueil démesuré. Ma bêtise, mon ignorance et ma cruauté viennent d'être percées à jour encore une fois. Mais cette fois, j'en suis le seul contemplateur. Je suis le seul à savoir qui je suis. À savoir

quel ignoble bonhomme je suis. Je connais le terme.

Si tout se passe correctement, ils finiront par l'interner. Qui croirait une telle histoire ? Seul un fou peut imaginer pareille chose. Je m'avance vers la salle de bains. Céline termine de prendre sa douche. Elle me regarde en oubliant d'y mettre une expression. Elle me fixe sans broncher. Sans bouger un cil. Elle entoure ses cheveux de sa serviette et l'entortille. Je détourne le regard. Je suis resté torse nu, sans m'en rendre compte, j'ai pris le temps de remettre mon jean sans pour autant m'accorder une seconde pour me reboutonner. Elle le remarque et me toise en marquant sa réprobation. Elle soupire et détourne la tête. Chaque chose que je fais semble l'exaspérer. Je n'ai pas les pieds dans sa vie depuis une journée complète que je l'exaspère déjà. Quel homme suis-je pour n'être à la hauteur de personne ?

Je prends un tee-shirt qui pend gracieusement sur un cintre dans l'armoire parfaitement rangée. Je l'enfile. Il est doux. Un tee-shirt en coton moulant. Je me regarde dans la glace. L'émotion de me trouver beau me laisse un instant bouche bée.

« Tu vas te regarder longtemps comme ça ?

- Désolé. »

Elle soupire encore. Je crois bien que rien n'y fera. Je connais le terme. Je sors de la chambre. J'enfile mes chaussures.

« Tu vas où ?

- J'ai besoin de marcher.

- Écoute, je n'en peux plus. Ça ne continuera pas comme ça. Je sais que ça ne va pas. J'ai eu ta mère au téléphone tout à l'heure... »

Pas un mot de plus. J'ai claqué la porte. Je n'ai pas envie de m'occuper de ces affaires-là, que je ne connais pas encore, tant que je ne me suis pas occupé des miennes. J'ai l'impression qu'elle se doute de quelque chose.

Je marche vite. Cette désagréable sensation qui revient. Comme avant. Cette impression que tout le monde est au courant. Que tout le monde me regarde. Je marche très vite, je ne dois pas le manquer. Le corps dans lequel je suis n'a plus d'importance. Tant que ma propre enveloppe n'a pas disparu, je ne me sentirai pas bien. Mes angoisses auront raison de moi. Je ne me sens pas bien d'un coup. Il y a du monde dans les rues. Les gens me paraissent hostiles. La foule m'effraie. Elle me paralyse. Je marche au milieu d'elle. Je sens les regards glisser sur moi... des milliers d'yeux. Des claquements de pieds tout autour, des bras qui se

balancent d'avant en arrière... d'avant en arrière... Du rythme cadencé... des yeux qui défilent. Et moi au milieu de cette marche militaire... je me concentre pour suivre les pas, le rythme, la marche, pour me dérober aux regards. Si je fais un faux-pas je me grille. Si je casse le rythme je me grille. Les yeux tournent autour. Mais je ne peux pas. Obligé par la foule tout se dérègle. Mes bras balancent mal. Ils fuient le rythme normal, logique. Mes pieds tremblent et oublient le chemin qui leur est réservé. Un chemin droit, sans entrave. Là, ils courbent par moments, sur le côté... un pas plus long, un autre plus court, une esquive mal gérée, une désarticulation observée... Je cherche les pavés. Mes pieds ne doivent pas toucher les rainures qui séparent chaque pierre. Mon pied rentre pile dans un pavé, l'autre doit l'imiter, à égale distance, et de manière parallèle. La foule me regarde. Elle me

juge. Je perds le fil. Mon pied droit touche une rainure, un joint comme on voudra, je me déstabilise encore. Mon corps brûle. Mes épaules craquent. Je résiste mal. Je ne parviens plus à placer mon regard quelque part. Je me perds. Mon autre pied doit absolument toucher le pavé au même endroit. La rainure. Je compte dans ma tête. Les pairs et les impairs s'en mêlent. Je crève. J'ai chaud. La foule m'opresse. Pourquoi ces yeux encore ? Je tourne dans une rue adjacente. Du vide. Moins de monde, une éclaircie. Je continue ma marche difficile. Les obstacles disparaissent peu à peu. J'entre dans une rue vide de monde. Une rue silencieuse. Je me retourne, personne, je regarde à droite, à gauche, devant, derrière encore, personne... je prends une grande bouffée d'air, la première, je respire... La sueur trempe mon tee-shirt. Il fait trop chaud pour du coton. Ça me colle. Je continue dans cette rue

qui me donne du répit. J'approche du terme. L'appartement n'est pas loin. Je traverse une petite rue. Quelques personnes apparaissent devant moi et semblent s'étonner de mon allure. Même dans ce corps, mon esprit transparait et trouble les gens. Je suis dérangé. Les gens le voient, quelle que soit l'enveloppe. La sérénité n'aura pas duré longtemps. Je tourne dans une ruelle, l'odeur de pisse monte aux narines. Un repaire de clochards dans le coin. L'odeur acide pique le nez. Je continue. J'arrive devant une porte, au-dessus d'une sonnette le nom de ma mère parmi d'autres noms. Je lis plusieurs fois ce nom qui m'est cher. Il passe dans ma tête plusieurs fois, je le répète comme si je devais comprendre la signification réelle de ce nom. Ça arrive de repasser plusieurs fois un mot ou un nom dans sa tête comme pour chercher son sens profond. Je reste planté. J'espère qu'il est encore là. Je

sonne mais personne ne répond. Je sonne à nouveau en insistant. J'ai peur qu'il soit arrivé quelque chose. Je m'en voudrais tellement. Tout ça est de ma faute, je le sais. Une petite voix répond alors.

« Oui.

- Bonjour, Martin Colombes, je peux entrer ? Je suis là pour vous aider ! »

Le bip caractéristique. Je pousse la porte, grinçante et lourde. L'appartement se trouve à droite après la première volée de marches. Je ne cours pas. Je ne suis plus pressé. Elle va bien, c'est le principal. J'ouvre la porte sans même prendre la peine de sonner. L'habitude peut-être. Cette odeur familière... tout est à sa place. Ma mère est plus loin, coincée entre la porte du salon et l'entrée. Elle pleure. Je la rejoins et lui demande si elle va bien. Si son fils lui a fait du mal. J'ai mal au cœur de la voir ainsi. Je dois pour-

tant jouer le jeu. Elle me prendrait pour un fou et ne me croirait pas. Je dois lui faire croire que son fils est fou, tout en lui expliquant qu'il l'aime. Oui c'est ça. Tout sera parfait comme ça. Et je le vois, dans le salon. La rage bouffit ses traits. Mon visage est laid au possible. Il m'horripile. Je le regarde. J'éprouve pour ce pauvre innocent toute la haine que je peux contenir. Je le vois et je connais le terme. Il crie :

« Dis-lui. Dis-lui. »

Il me fonce dessus. Me cogne avec force, je lui arrache les cheveux, il me plante ses yeux haineux dans les miens. Tout ça me déboussole un moment. Ma mère hurle. Elle veut que ça s'arrête. Je ne peux pas m'arrêter. Je me libère, fonce à la cuisine, prends un couteau dans le tiroir à couverts. Il m'a suivi jusqu'ici. On se regarde tous les deux. On se jauge. Il sait,

comme moi, quel sera le terme. Il doit probablement le savoir depuis le début. Je lui saute dessus en frappant au hasard de toutes mes forces avec le couteau dentelé que je viens de prendre. Je touche, je touche, je plante profondément, le sang coule, gicle. La douleur m'assaille aux mêmes endroits qu'où je porte les coups sur mon double. Je frappe encore. Je m'effondre. Le sang fuit de mon corps. Ma mère pleure et me hurle d'arrêter. Je n'entends plus que ses pleurs. Ses pleurs me transpercent, aussi profondément, sinon plus, que les coups que je viens de me porter. « Martin noooooooooon ! Arrête ! Calme-toi ! » J'entends sa gorge s'inonder de larmes. Je vois ses yeux. Son corps frêle recroquevillé dans l'entrée. Je me sens partir. Je revois mon appartement, la photo des parents de Céline posée sur le meuble laqué, notre rencontre, le service psychiatrique, ma mère, ses cheveux, son

visage, mon visage, ma mère, son nom
presque effacé sur l'interphone « IRÈNE
COLOMBES ».

Le journal d'un hypochondriaque

Comme tous les matins, le rituel s'impose. Tout d'abord, choisir une partie du corps à inspecter, le cou. Un tâtonnement régulier doit pouvoir accréditer ma crainte. Aucun doute, la petite boule, le ganglion, n'était pas là hier. Une chose est sûre, une telle apparition ne peut rien présager de bon. L'inspection continue avec d'autant plus de fougue, s'il y a un ganglion là, il peut y en avoir ailleurs. Une autre étape vient compléter ce rituel insupportable. Je redécouvre alors mon

corps. J'observe chaque parcelle de peau. Je déconstruis cette étrange masse d'os et de chair. J'y jette un regard passionné. Je m'improvise médecin... mon auscultation est forcément logique... scientifique. Je n'oublie aucun endroit. Si je trouve aucune anomalie alors j'insiste, c'est impossible, il y a forcément quelque chose. Pourquoi sinon chaque jour des gens meurent, atteints des plus horribles infections, certaines dont je connais la nature, mais la plupart dont je ne pourrais même pas soupçonner l'origine ? Alors je continue, j'insiste ! Si je trouve quelque chose d'anormal, il ne peut s'agir que d'une apparition nouvelle. Il y a à peine quelques mois pourtant je suis resté obnubilé plusieurs semaines sur deux ou trois grains de beauté au niveau du visage qui, selon moi, étaient apparus subitement. Or, après une enquête précise j'ai découvert sur des photos que je les avais déjà depuis

longtemps. Peu importe, cette expérience ne m'a rien appris. Elle ne m'arrêtera pas dans mon délire. J'en aurais pourtant envie mais ce n'est pas moi, il y a forcément quelque chose je le sais. Je ne sais pas encore quoi mais il y a certainement quelque chose. N'oublions pas qu'il reste ce foutu ganglion qui persiste et qui semble s'acharner à envahir ma gorge depuis plusieurs jours, voire semaines. Alors ajouté à celui que je viens de découvrir ce matin, il me semble que ça fait un peu beaucoup pour que mon inquiétude soit infondée. Et puis... Bon arrêtons là ! Si je continue je vais être obligé de disséquer chaque partie de mon corps pour m'assurer que rien ne s'y cache.

Je me calme, la première frénésie matinale est passée. Je me déshabille, je suis nu dans la salle de bains face au miroir. Je suis vraiment mieux habillé. Je me quitte des yeux, j'ai vraiment trop de

choses à me reprocher, à reprocher à celui que je vois dans la glace. Étrange sensation que d'avoir l'impression de s'ignorer. Tout le monde doit certainement ressentir cela à un moment dans sa vie. Je me triturer le corps tous les matins, je m'inspecte, je m'observe avec la plus grande attention et pourtant j'éprouve cette étrange sensation d'ignorance profonde de moi-même. Je ne me comprends pas, ou très rarement, et je me connais si peu. Je n'en sais rien en fait.

La douche allumée, je rentre progressivement dans la baignoire en prenant le soin de rincer mes pieds pour ne pas que restent collés dessous les éventuels cheveux ou poils que j'ai pu ramasser en marchant pieds nus. La paume de douche en main, je la cale en face de mon torse et je reste ainsi plusieurs minutes. À ce moment précis j'éprouve la première sensation agréable de la journée. La vapeur

d'eau commence à envahir la pièce et déjà la glace s'embue pour faire disparaître doucement mon reflet. Quel soulagement de ne plus se voir.

« Eh toi, oui toi derrière ce nuage opaque, toi qui te caches derrière le miroir ! Tu vois que je suis capable de me libérer de mon obsession. Tout ça est de ta faute. Tu m'oppresses. Si je ne te voyais pas, je resterais seul, je m'ignorerais et tout irait bien : là, tout va bien ! »

Je mets de la passion dans chaque chose. Tout est absolu pour moi. Tout. Nous avons tous un besoin immense de ferveur, elle nous permet de vivre et d'y prendre goût. Mais ma ferveur elle ne s'arrête pas là, elle déborde un peu trop. Je me surprends à nouveau les deux doigts, l'index et le majeur, tâtant mon cou à la recherche du fameux et coriace ganglion. Le voilà ! Au même moment la

buée qui avait envahi le miroir commence à s'estomper doucement et j'aperçois mon reflet qui réapparaît. Un dur retour à la réalité, à ma réalité. Je dois penser à autre chose. D'autres gens, partout dans le monde, mènent une vie misérable et ne se plaignent pas. Et moi qu'ai-je de si misérable dans ma vie pour oser éprouver de tels sentiments ? Rien c'est sûr, mais je ne peux pas m'en empêcher. J'ai véritablement peur. Une fois habillé je sais que ça ira mieux. Je vais me mettre au travail et je pourrai penser à autre chose. Occuper mon esprit, voilà le seul véritable remède à mon anxiété. La plus dure épreuve de la journée est passée.

J'y pense encore souvent tout le jour, même si mon esprit est occupé, même s'il s'attache à s'occuper d'autre chose. Malgré tout cette obsession me paraît ridicule lorsque je sors ma carcasse dans la rue. Il faut la secouer, la contraindre presque,

pour l'amener à goûter cette délicieuse fraîcheur hivernale. Une fois dehors elle frémit, me remercie d'avoir insisté. Ce froid intense qui transperce sa chair la fait revivre. Mais ce qui nous transcende, ma carcasse et moi, c'est cette frénésie qui agite la rue, qui agite toute ville. Un défilé de voitures qui s'entortillent et dansent au rythme saccadé des feux tricolores. Un défilé d'humeurs aussi. Des moues ternes s'affichent au sommet de grands corps pressés. De joviaux sourires de touristes déambulant composent avec les éternels soupirs d'exaspération des citadins blasés. Le klaxon d'une voiture retentit comme pour signaler sa présence et s'imposer au claquement régulier des chaussures sur les pavés. Le cliquetis des portes des magasins qui s'ouvrent et se ferment, le vrombissement d'une moto s'impatientant au feu rouge et le doux murmure d'une musique s'échappant

d'un lointain manège pour enfants viennent ajouter à ce charivari organisé d'étourdissantes et déroutantes notes musicales. Enfin, malgré le froid engourdissant notre nez, nous parvenons à sentir les délicieux effluves provenant de la boulangerie du coin de la rue. S'y ajoute un envoûtant parfum de grains de café grillés, torréfiés, que propose un marchand dont l'enseigne affiche fièrement « SAVEURS DU MONDE ». Et que dire de l'étrange et complexe senteur se dégageant des cafés bruyants où se mélangent les étouffantes odeurs du tabac froid, de la bière et de la sueur ? Presque étourdie par ce manège ma carcasse pourtant gelée se réchauffe et s'enivre de tant de vie. Les villes sont oppressantes, dit-on, mais si enivrantes, pense-t-on certainement. Ce vacarme et cette agitation me font en tout cas oublier mes préoccupations. C'est seul que j'ai peur. Dehors je suis

invincible. J'ai envie de le montrer à tout le monde. Je relève le col de mon trench-coat et rehausse ma tête en bombant légèrement le torse. Ma démarche semble alors plus assurée. Je fais, moi aussi, partie de cette frénésie citadine. Et aujourd'hui je ne suis pas le pressé ou le terne, mais l'étonné. Je lève les yeux à chaque coin de rue pour y redécouvrir une splendide architecture que j'oublie si souvent. Autour de moi les gens dansent, j'en suis certain, ils accomplissent une formidable chorégraphie. Les jambes lancent une cadence rapide et annoncent la direction. Le reste du corps suit. Des épaules s'entrechoquent. Des mains en serrent d'autres. D'autres se dressent pour en saluer de nouvelles, qui leur répondent de la même manière, tandis que certaines se camouflent au fond des poches de pantalons. Tout ceci autour de moi. Des jambes grandes, petites, droites, maigres, tordues

et grosses qui se jettent en avant pour rattraper leur jumelle. Les corps se crispent au-dessus. Ils se maintiennent par tous les moyens pour ne pas suivre ce mouvement effréné de ces jambes qui les guident. S'ils s'écoutaient ils participeraient eux aussi à cette petite danse et l'on verrait alors de magnifiques ondulations parcourir chaque corps. Et ces mains, ne se retiennent-elles pas également ? Où sont mes mains ? Ah, tiens ! Je les surprends encore à parcourir mon cou.

« Mais qu'est-ce qui cloche chez toi ? »

Merde ! J'ai parlé à voix haute. Bon, il faut absolument que je les occupe ces mains. J'accélère le pas pour rejoindre au plus vite la bibliothèque. La ville ne m'amuse plus. Les gens qui se pressaient autour de moi il y a encore une minute semblent ralentir pour mieux m'observer.

Je ne suis plus à l'aise, mon corps entier me dérange. Je fais craquer mon épaule droite comme pour marquer cette gêne. Ma démarche est de plus en plus mal assurée et le regard des hommes et des femmes m'insupportent de plus en plus. J'évite tout juste de chuter. Mon attention exacerbée perturbe ma perception des reliefs et des distances. Ou alors le sol bouge vraiment et chaque pavé danse sous mes pieds. À la simple idée qu'une telle chose se produise je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire.

L'imposante façade de verre de la bibliothèque surgit à ce moment au loin. Ce haut lieu de culture paraît surveiller et intimider ses contemplateurs. « N'entrez que si vous en êtes à la hauteur » semble souffler la porte d'entrée qui s'ouvre et se ferme au gré des initiés. La manière que j'ai de regarder autour de moi doit probablement me donner un air d'arrogance

insupportable. « Je suis à la hauteur Moi ; Regardez-moi vous autour qui n'entrez pas, regardez je franchis la porte et entre dans ce temple de la culture livresque. »

Je traverse le vaste hall lumineux. Devant un guichet bondé se presse un groupe de visiteurs. Ils se bousculent et se collent les uns aux autres pour ne pas rater la dernière visite de la bibliothèque. Ce sont pour la plupart des retraités qui viennent découvrir ce complexe culturel et s'émerveiller devant l'étendue incroyable du savoir entreposé ici à la portée de tous. Peut-être y reviendront-ils mais j'en doute. D'autres fois, nous pouvons voir à leur place des groupes scolaires qui viennent eux aussi découvrir ce lieu magique pour les grands mais si ennuyeux pour la plupart d'entre eux. C'est vrai, pour un enfant, un endroit que l'on visite où l'on est obligé de murmurer c'est véritablement chiant. Ce groupe de

visiteurs apparaît quant à lui sincèrement excité par cette visite. De larges sourires s'affichent sur les visages de certains, tandis que d'autres s'essoufflent en discussions apparemment inutiles. Je les regarde avec une attention toute particulière, je les trouve assez attendrissants. Au moment où je tourne la tête une pression aiguë me transperce le crâne. Les maux de tête ne peuvent être aussi brefs et foudroyants. Que se passe-t-il ? Une angoisse terrible m'envahit. Je détourne le regard du groupe de visiteurs, je dois me concentrer sur cette douleur foudroyante. Mais oui c'était foudroyant. « Arrête un peu. Foudroyante la crise cardiaque ; Foudroyant le cancer qui tue en seulement quelques mois ; Foudroyante la mort du soldat criblé de balles ; Foudroyant l'AVC ; Mais toi, mon pauvre, tu flippes encore pour rien. Ce n'est qu'un simple nerf froissé ou quelque chose dans ce genre, mais certai-

nement rien de grave. Tu commences vraiment à me taper sur le système, merde, calme-toi. »

Oui. Merde ! Je profite tout de même de l'occasion pour masser l'arrière de mon crâne et vérifier qu'aucune excroissance ne s'y est développée. Il n'y a rien d'anormal. Mes doigts glissent alors vers mon cou, tandis que je pénètre dans l'ascenseur. Je presse le bouton de l'étage correspondant au pôle patrimoine. Mon cou commence à souffrir des pressions constantes et quotidiennes que je lui inflige. Un miroir transmet, dans le fond de l'ascenseur, mon reflet. Je m'approche, ouvre grand les yeux, m'observe comme si je me découvrais, comme si je me retrouvais pour la première fois devant ma propre réflexion. J'approche encore plus la tête du reflet me faisant face et ouvre grand la bouche en lâchant un faible « Aaah ». L'inspection du fond de la

gorge, de la glotte et de la bouche est essentielle. Là non plus rien ne semble anormal, pourtant j'ai un peu mal à la gorge. La voix monotone de la femme qui annonce l'étage du pôle musique me sort de ma fièvre hypocondriaque. Je me plaque subitement contre l'une des parois de l'ascenseur, le visage figé, sans expression, avant que la porte ne s'ouvre pour laisser entrer une jeune femme tenant par la main un petit garçon. Nous poursuivons notre ascension sans nous regarder. Je suis froid, elle doit me trouver horriblement froid. Je ne peux pas la regarder. J'ai l'impression qu'elle a surpris mon délire et je me sens ridicule. Comment les regarder ? Je dois leur sourire ou bien simplement leur dire bonjour ? Je préfère feindre une préoccupation importante nécessitant toute mon attention, toute ma pensée. Je ne sais pas si cela fonctionne mais je le fais.

La voix féminine annonce alors le pôle patrimoine. Je me place devant la porte et attends impatientement que celle-ci s'ouvre pour que je puisse enfin sortir de cet angoissant confinement. Je sens les regards de cette femme dans mon dos. La porte s'ouvre et je me précipite hors de l'ascenseur en direction de la salle de travail. Je m'installe à une table, en face d'un vieux monsieur qui, les yeux plissés sous de fines lunettes, travaille au déchiffrage d'un manuscrit à la couverture de maroquin rouge. Ici tout me rassure. Les bavardages des jeunes venus réviser en groupe leurs cours me dérangent par moment mais ils donnent tout de même à un silence pesant un fond sonore relativement agréable. La présence calme des vieux en quête d'occupation plus que de grandes découvertes apaise mon esprit. Et ces livres partout ! Je me sens protégé par eux. Tous ces vieux et moins vieux ouvrages

qui se serrent en rangées organisées structurent cet espace épuré et lui confèrent une esthétique rassurante. Cela me fait un peu penser à cette bibliothèque, chez nous, qui s'augmente de beaux livres. Le livre, ne nous y trompons pas, a une double fonction, l'une qui relèverait à la fois de l'éducation, du savoir et de la délectation, l'autre qui relèverait plutôt d'une forme d'esthétique conventionnelle, un rattachement à une certaine idée, une certaine image du savoir qui, encore une fois, rassure. Alors oui, je me sens vraiment bien ici au milieu de tout ça. J'aime cet endroit, mais je n'y viens pas souvent. Je n'ai pas l'assiduité en qualité. Pourtant je m'y plais ici. Mes peurs s'estompent un peu... Je m'éloigne de ce monde substantiel pour rejoindre un imaginaire rassurant, m'oublier dans une transe où viendraient se divertir tous les personnages de ces livres, mais une force infecte me rappelle

au milieu de toutes ces effroyables interrogations et peurs, au milieu de ces gens qui me terrorisent. Je dois les oublier tous... Je dois les oublier toujours... Si seulement je pouvais m'imaginer parfaitement un monde, le créer de toute pièce, chaque parcelle de terre, chaque fleur, chaque personnage, et y vivre, y vivre toujours... Sans me soucier du regard des autres. Sans me soucier de mes petites douleurs quotidiennes qui m'empoisonnent l'esprit.

Je n'ai plus envie de rester ici. Je suis instable. La bibliothèque et ses vieux rats penchés sur leur manuscrit me donnent la nausée. Et ces livres ! Ils m'emmerdent ! Trop de choses à penser pour m'attarder à les voir se gausser de mon ignorance. Je dois trouver un vieux copain et aller me vider quelques litres de bière. Il me faut parler de rien. Il me faut déblatérer des conneries et rire. Je me sens d'humeur extravertie ce soir. Je m'imagine déjà,

élançant mes si petites jambes à travers les rues mouillées de bière où les étudiants aiment se tuer en buvant. Je m' imagine bien volontiers ivre-mort et chantant, vianesque, des chansons perturbantes. Je le sens déjà le goût âpre et onctueux du houblon malté de la bière que je vais boire d'un trait.

« Allô... C'est moi... Une bière ? »

Je m'en doutais. Pas besoin de beaucoup insister avec lui. Quel ivrogne ! Après une marche précipitée pour fuir ce cimetière pour vieux esprits, je me relâche. Je sais pourquoi j'aime cet endroit mais je sais aussi pourquoi en ce moment je ne l'aime plus. Je ne suis pas assez bien, je préfère les livres chez moi avec mon propre goût de liberté. Je me prépare pour ce soir, en adoptant un air précis, à feinter une fraîche extravagance, trait indispensable de tout bon ami. Mon esprit doit lui aussi

s'adapter, mais je crois qu'il ne se fait pas prier. L'appel a bien été reçu et accepté. Il en a besoin lui aussi de ne plus y penser. Demain ça sera pire, mais ce soir je n'y penserai plus. Je me frotte les mains de délices. *Carpe diem* ! La rue se prolonge devant moi et au loin je peux percevoir une foule se débattre et s'agglutiner devant l'un de ces grands magasins où l'on vend de tout et surtout de la promotion. Un mec fort chevelu me suit depuis un moment, un jeune casquetté mangeant une tartine dégoulinante de fromage me précède et je surveille chacun de ses pas, le soupçonnant de m'avoir devancé dans la soirée. Mais je m'éclate. Là, je n'ai plus peur de rien, je sais que dans quelques heures je ne me souviendrai même plus pourquoi je pleurnichais encore cet après-midi. Suis-je donc vraiment malade ? On entend dire, comme s'il s'agissait d'un postulat, que la dépression est la maladie

du siècle. Foutaises ! J'ai bien plus l'impression que la maladie du siècle est la recherche obstinée et frénétique de la dépression. On veut être malade, alors maintenant qu'on sait que la tête aussi peut l'être... pourquoi se priver d'une telle dérogation à la gaieté ? J'en fais partie... peut-être est-ce uniquement moi... Fou ? Perturbé ? Sûr pour ça... Un peu comme tout le monde je pense... Et puis dépression. Ce mot me trouble, mais à y regarder de plus près on croirait à une blague. Dé-pression... Cela ne voudrait-il pas dire l'inverse ? On dé-compresse... on est dé-raisonnable... on se dé-responsabilise... En dé-pression on lâcherait alors la pression ? C'est à n'y rien comprendre. Il serait en l'occurrence plus raisonnable de penser à la personne qui dût inventer le mot en parlant « des pressions »... À l'écouter d'aucuns comprirent « dépression » et le mot rentra ainsi dans notre

vocabulaire sans que personne n'y trouvât rien à redire. Quelles que soient mes divagations absurdes et l'étymologie du terme et le sens qu'un psychiatre y donnera, toujours est-il que ce soir pour moi, ce sera bien « des pressions », celles à boire. On arrive toujours où l'on souhaite aller, dans nos digressions, dans nos pérégrinations solitaires.

En face de moi se plante mon ami. Une brève accolade masculine, virile, mais chaleureuse, illustre un « salut mec ». Une simplicité qu'on ne retrouve, me semble-t-il, que dans une relation entre deux personnes du même sexe. On connaît peu de gens, dans notre vie avec qui l'on peut se regarder en chiens de faïence... sans bouger les lèvres... sans regarder ses doigts pour y trouver un quelconque intérêt salvateur, avec qui l'on peut ne rien dire et pourtant se sentir bien. Avec lui c'est comme ça. On s'est

connus jeunes. Mais pas trop. Ce n'est pas ces amitiés conditionnées... On s'est testés... On s'est trouvés comme il fallait. On a refait le monde trop de fois ensemble pour avoir autre chose à ajouter. Tout est dit. On s'est provoqués, on a gueulé ensemble contre les imbéciles, on a gueulé l'un contre l'autre, on s'est découverts pour voir... voir où allait l'autre... jusqu'où il pouvait aller... On a eu envie de bien s'aimer... alors voilà on cherche plus à comprendre aujourd'hui. Quand l'envie nous vient on aime toujours se disputer. Ça nous donne d'excellentes raisons d'être énervé. Et chez nous c'est un besoin vital. Mais le plus souvent on s'en met une bonne. Entendez par là ce qu'on doit y entendre. Il faut dire les choses telles qu'elles sont. Ce qu'on aime en commun, mis à part deux trois valeurs et quelques revendications, c'est l'ivresse et la camaraderie. Là, à voir ses yeux rieurs me dire

« toi aussi ? » je comprends bien vite qu'on n'échappera pas à l'ensorcelant défilé des verres de pintes. D'autres amis nous rejoignent. Que c'est bon de se sentir entouré, membre d'une sorte de fratrie. On n'a pas envie d'en sortir. Heureusement, me dis-je, à cet instant d'euphorie, qu'ils sont là. Sans eux, ce soir, je me serais usé. Tout est mis dans un coin de ma tête... les ganglions, les articulations douloureuses, les taches, les boutons, les grains de beauté et tous les autres maux inexplicables... Je regarde alors le verre que je m'apprête à porter à mes lèvres, et comprends l'effet salvateur que pensent y trouver les alcooliques. L'addiction fait emprunter des chemins escarpés et tortueux pour mener au paradis... Ou bien est-ce l'inverse ? Je m'en fous. Addictive ou pas cette bière je vais l'apprécier parce qu'elle me sauve. Elle est loin la première gorgée de bière d'un bobo parisien. J'en

rigole. Elles seront toutes plus appréciées les unes que les autres et toutes plus longues et plus goulûment avalées.

Nos discussions ne volent pas haut et je m'en régale. Chacun essaye d'impressionner les autres en se moussant ou en enchaînant les vanes sur la serveuse, bonne joueuse. La tête chaude et certainement inondés on commence à envisager sérieusement de commencer la soirée. Les verres tournoient, se vident, se remplissent, les gens autour n'existent plus, ils ne sont que des ombres avec lesquelles on peut éventuellement chanter mais que l'on ne discerne plus vraiment comme des hommes. Des arômes de gingembre, de fruits et de poivre envahissent les papilles, on ne sait plus d'où ils sortent. Des petits verres devant nous doivent pouvoir l'expliquer... mais les explications ne sont pas importantes. Je me ris de mes maux diurnes et de mes idées noires. Des embrassades

mouillées et plus vraiment viriles s'enchaînent. Tout danse autour. La musique qui se joue à côté n'est plus que le prétexte pour gueuler de plus belle. Les rires et les sourires niais illuminent la pièce où semblent se noyer les autres locataires du moment.

Les réveils comme ça on ne les aime pas beaucoup. Des idées noires plein la tête, de l'alcool jusqu'au nez prêt à vous faire dégueuler à chaque bouffée d'air inspirée. À chaque fois je regrette mes exploits nocturnes... Non pas toujours... mais bon de toute façon deux jours après c'est oublié et j'éprouve le besoin de recommencer. Mais le matin !

Début de journée, les gens se pressent dans les rues. Les rues, les mêmes que la veille pourtant, me paraissent lugubres. J'ai un goût amer dans la bouche et le

verre d'eau que j'avale d'un trait n'arrange pas grand-chose à cette amertume. Difficile réveil. Les énergumènes ronflants qui se collent dans le même lit que moi bavent encore sur les oreillers et je pense qu'ils en ont encore pour un bout de temps. Alors au lieu de me rendormir et surtout pour éviter d'avoir à me réveiller de nouveau, frustré, je préfère m'habiller et partir. Chaque fois c'est pareil ! J'ai l'impression de fuir. Pourtant, on pourrait découvrir ensemble en essayant de se souvenir pourquoi on a fait ça ! Mais non ! Je sais pourquoi je rentre au fond. Comme si j'avais fait une bêtise je rentre pour me repentir. J'ai besoin de les voir aussi. Comme une chaleur. Si je ne l'ai pas dit, mes angoisses sont là et plus que jamais. Je le savais : et puis hier j'avais besoin de m'enivrer, et puis maintenant la chose qu'il me faut c'est la chaleur maternelle. Ma mère c'est pas comme d'autres. Elle

est forte, elle nous surpasse... tous. Je n'ai jamais compris comment elle faisait. Il paraît qu'elles font toutes comme ça... Comment elle fait pour travailler autant et en faire encore plus à la maison... et encore trouver le temps pour nous aimer, ma sœur et moi, aussi bien qu'elle le fit toutes ces années et encore aujourd'hui. Et en plus rester jeune... et belle. Elle est belle. Vous n'imaginez pas ! Elle chercherait à déplaire, elle n'y arriverait pas. Elle a vraiment quelque chose de la mère. L'image maternelle, la matrice, le cocon impénétrable. Elle a réussi. Avec elle je me sens bien. Quoi dire d'autre ? Elle me regarde en laissant paraître un léger sourire qui lui fait plisser les yeux... ses joues se creusent légèrement... Toujours tout avec légèreté. Pas besoin d'autre chose. Je me sens envahi par une vague d'amour et que pourrait-il m'arriver lorsque je la vois si simple et si subtile ? Je suis

unique, son fils. Elle me protège. Entouré d'eux je suis en sécurité. Je noie mes maux. Toutes les douleurs viennent mais je les retiens. Je leur montre que je n'ai pas besoin d'elles quand je me réchauffe. En plus demain je serai seul. J'aurai tout le temps de m'examiner et de trouver des nouvelles préoccupations inutiles. Ils le savent que j'ai peur d'un rien. Mais je ne suis pas sûr qu'ils comprennent. Je ne comprends pas moi-même. Mon père m'a dit un jour une chose assez intéressante qui pourrait pourtant éventuellement servir d'indice : « Si tu as peur, constamment, de la moindre anomalie sur ton corps, si tu crains toujours le pire, je pense que c'est pour une seule raison : tu trouves ta vie très bien comme elle est. Tu n'as aucune envie qu'elle change. Alors tu as peur. Tout est prétexte à craindre le changement. Il faut que tu te calmes, tout va bien. » Pour le moment.

Il a toujours ce don pour m'apaiser. Petit je buvais chacune de ses paroles. Comme tous les gosses et leur père. À neuf-dix ans, je ne me souviens plus bien, j'ai cru que j'avais « contracté » le Sida. J'étais allé chercher ça dans un film où un homme découvrait sa maladie par des taches violettes sur les bras. Et un matin, j'aperçus à un endroit un peu particulier des taches similaires. Je restai plusieurs minutes, la gorge nouée, à observer mon sexe, sans savoir quoi faire. J'étais persuadé que la mort était imminente. Quelques jours au plus... avec un peu de chance pourrais-je atteindre le prochain week-end, mais pas plus ! Je voyais déjà mes parents pleurer toutes les larmes de la terre sur un petit cercueil avec mon nom gravé dessus... J'imaginai les discours, les pleurs, la pluie et tout le reste...

J'ai gardé ce secret quelque temps pour moi, persuadé d'avoir fait quelque

chose de mal. J'avais bien embrassé une fille à l'école, je crois même avoir rêvé d'elle, un mariage... des voiles blancs... des corps nus... Y a quelque chose de tabou dans le sexe. Trop intime comme petit bout pour avoir l'air innocent. Je ne me sens pas très à l'aise avec ce truc. Et puis un jour. Un jour j'ai décidé d'en parler. L'échéance approchait, sûr, j'avais déjà passé une semaine, je n'aurai pas d'autre sursis. J'ai décidé d'en parler à l'autorité. Le père sait toujours tout, c'est bien connu. Ses paroles ont été pour moi des révélations : Bien sûr que c'était des pincements ! Des pincements ! Quel sage ! Depuis ce jour mon père devint à mes yeux médecin. Pas la peine d'aller voir un spécialiste. Je ne les aime pas en plus.

Alors ce que mon père m'annonça ce jour-là, pour me signifier que mon hypochondrie n'était due qu'à la seule crainte de

perdre ce que j'avais, je le pris aussi comme une sage sentence. Il a raison... je pense. Mais il est difficile, même après avoir fait le point sur ses problèmes, d'y remédier. Ça me rassure un temps et puis, toujours, ça revient. Merde ! Ça me hante cette connerie. Depuis gosse ! Oh, elle n'est pas si vilaine ma psychose. Enfin, peut-on vraiment parler de psychose ? Une autre petite pathologie bourgeoise, sans doute.

Ce soir c'est pas pire et pas moins pire que les autres soirs. Encore un tas de pensées noires, de suggestions inavouables, de mélancolie plein la tête. Un sacré bordel... des trahisons... des déceptions... les yeux lâchent aussi, ils disent ras-le-bol. Des crampes dans le bras gauche... un ganglion... des taches violettes... ma tête... ... Je ne vois pas très bien de là. J'essaye de me secouer un peu pour remonter sur le siège et voir dehors. La

nuit a envahi les jardins et des carrés lumineux réveillent maintenant les maisons. Une odeur d'essence et de poussière émane de la vieille automobile. Les paysages défilent, après les maisonnées éclairées surgissent de grands immeubles. La route se cabosse. Quelques virages. L'atmosphère n'est pas très rassurante. Un lampadaire clignote et frétille fébrilement pour se rallumer quelques secondes. Comme dans les films d'horreur. C'est pas bon signe. Ma mère, toujours plus belle, conduit plus énergiquement que d'habitude. Elle a un tic pas ordinaire. Son œil droit cligne. Elle ne semble pas rassurée non plus. Je la regarde. J'aime bien ça moi, la regarder. Ça me donne une grande fierté. Je sursaute dans mon siège, la voiture a dû heurter quelque chose. Ça m'agace d'être aussi petit, je ne vois pas assez bien dehors. La voiture ralentit alors. Elle tourne une première fois à gauche

puis de nouveau. Quand on rentre de l'école le soir, c'est le même rituel. Après, on va monter les 10 000 marches jusqu'à l'appartement douillet où je serai le roi. En attendant, ma mère fait entrer la voiture dans le garage collectif du grand immeuble. Il fait sombre comme c'est pas permis. C'est glauque ! Ça pue l'essence. Pourtant, j'aime bien cette odeur, mais là, y a un côté pas net. C'est le trop-plein peut-être. Notre cageot broute le long des portes blanches des garages individuels. Le nôtre n'est pas loin. C'est bien. En plus la porte centrale qui mène à l'extérieur se trouve juste en face. Plutôt commode. Ma mère range la voiture. Elle tire le frein à main. Je me sens pas rassuré. Je rentre un peu la tête dans les épaules. Je ne joue plus trop à l'homme dans cette grotte. J'ouvre quand même la porte pour rejoindre ma mère. Arrivé au niveau du coffre, je remarque une silhouette un peu

plus loin, près de la porte qui donne sur le dehors. Elle s'avance la silhouette, et là je découvre une masse imposante avec une cagoule toute noire. Je jette un regard affolé à ma mère. Elle semble terrorisée. Je regarde à nouveau le monstre qui au même instant lève le bras pour tendre un revolver. Je crie. Ça change rien. J'ai jamais eu aussi peur. « Pas ma mère », « salaud pas ma mère » que je lui crie. Je vois la balle exploser de l'engin. Tout au ralenti. Je regarde ma mère. Je vois la salope lui foncer droit sur la tête. J'agonise ! Pas ma mère ! Pourquoi ma mère. J'en meurs de crier dans mon lit. Je nage complètement. J'ai un affreux bourdonnement qui me crève la tête. Putain de cauchemar. Pourquoi encore ? C'est pas la première fois celui-là ! À chaque fois j'ai le même âge. Je sais... la première fois je l'ai fait petit. Et puis il a duré bien six ou sept mois. Ça me tuait de m'endor-

mir. Ma mère elle comprenait pas. Mon père encore moins. « Faut dormir dans son lit à ton âge » qu'il me disait. Il en avait de belles. J'avais pour mission de la protéger ma mère moi. Et si chaque nuit elle se faisait tuer je passais pourquoi moi ? J'avais une de ces frousses ! Un de ces cafards. Et toutes les nuits rebelote. Alors un jour, je ne sais pas pourquoi, ça s'est arrêté. Je l'ai plus fait pendant un bout de temps. Et puis un jour il est revenu le lâche pour tuer ma mère. Il est revenu moins régulièrement. Juste une fois, comme ça, pour bien me rappeler qu'il rôdait toujours. Y avait pas à oublier. Mais là, ça faisait quand même un moment qu'il ne s'était pas montré. Pourtant je suis grand maintenant. Je pourrais bien lui casser la gueule avant qu'il tire. Mais non, pas moyen ! Je me retrouve tout le temps à seulement un mètre et quelques centimètres au-dessus

du sol. Je ne sais pas quel âge mais bien petit. Peut-être huit ans. J'ai jamais su ce qu'il lui voulait à ma mère. Elle est irréprochable. C'est peut-être ça. On peut interpréter aujourd'hui. J'ai peur qu'elle meure. Peur de l'improbable... de l'inévitable... peur d'être tout seul comme un con. Bien con. Entre mes maladies et ma mère je pense plus beaucoup à autre chose. Je fais que ça. Je pense qu'à ça.

Encore heureux... je l'ai elle. Je n'ai pas parlé de celle qui me supporte. Elle est bien belle. Elle est bien agréable. Je l'aime vraiment. Sans elle, j'aurais toutes les difficultés à vivre. Toutes mes idées elle me les chasse vite fait quand elle veut bien. Elle a tout ce que je considère comme important chez une femme. Bien sûr elle est belle, mais elle a ce côté fragile qui me plaît par-dessus tout. Et puis,

en réalité elle est forte. J'ai l'air d'un con moi à côté. Elle a du sourire plein les lèvres... Et de l'intelligence incroyable. Elle est pas comme tous ceux qui cherchent des raisons et qui ont besoin d'apprendre des lois, de l'histoire, pour comprendre le monde... comme moi quoi. Elle a cette intuition merveilleuse... ce pouvoir de n'être sceptique pour rien... pas naïve, c'est pas ça. Elle accepte toutes les vérités, elle veut bien écouter. Elle a pas peur. Elle est bien plus intelligente qu'elle ne peut le laisser paraître. Et si, autour, des gens se pressent à déballer leur science et à débaucher comme ça l'actualité, elle, elle en sait rien. Mais elle les surpasse. Ils ont pas compris grand-chose. Comme moi. Et puis, enfin, la qualité suprême... l'imagination. Elle en déborde. C'est beau dans sa tête. Moi je raffole de tout ça. Enfin, il en faut en plus de l'imagination avec moi, sinon quel cauchemar ! Elle

m'émerveille ! C'est pour ça parfois, je crois, que je la pousse à bout. Elle en tape des crises à cause de mon humeur. En fait je dois secrètement la jalouser. Mais qu'est-ce que je l'aime. Sans elle je ne serais rien... et c'est vraiment pas des paroles lancées comme ça pour prouver quoi que ce soit. Tous les jours elle me répète que c'est rien mes « petits bobos », comme elle dit. Tous les jours je la crois presque. Tous les jours je l'insupporte avec ça. Tous les jours ça m'insupporte de lui infliger ça.

De toute façon, j'ai bien choisi d'écrire pour quelque chose. Si c'est pas pour arrêter toutes ces conneries, faut qu'on me dise pourquoi ? C'est vrai j'en peux plus. J'essaye. Là encore. Mais c'est mon côté impardonnable. Ça me punit naturellement. Je me punis tout ce que je ne peux pas me pardonner. Alors je me gâche la vie avec plein de petits riens. Je

fais semblant d'être malheureux pour y arriver à la fin et m'infliger ce que je mérite. Pourquoi je le mérite ça ? Si je me le disais rien qu'à moi je me pardonnerais encore moins et alors si j'en parlais c'est eux qui me pardonneraient pas... et ça c'est inconcevable... j'en crèverais. Sentir que les gens m'aiment, c'est ma force... ils m'accablent avec toutes leurs pensées, leur regard, mais ils me relèvent bien la tête aussi. Alors qu'ils se mettent à s'en tamponner de moi, je vois pas... j'aurais plus de raisons.

L'autre jour, j'ai trouvé la solution. Je me suis dit : « Pars à Bruxelles. Tous les soirs tu dormiras avec elle. Tu seras pas seul. C'est pas le tout les textos, les mails et ce foutu Skype. J'ai envie de la serrer. J'en ai marre. » J'ai trouvé un stage. Un truc bien. Un truc qui change les idées. Pile pour moi.

En gros, je trie, répertorie et inventorie des images pour un musée. Plus précisément, je dois créer une « iconothèque » à partir de leur base de données iconographiques. C'est vraiment pas mal. Je m'éclate assez. J'aime bien les images anciennes. Là, y a de tout. Ça va d'images tirées de manuscrits anciens, aux photos prises dans le musée pour l'inauguration. Un peu brouillon le truc. Mais ça se trie. Les journées passent vite au début mais après ça se ressemble vite. Le réveil, le café, un peu dégueulasse le café avec l'eau bourrée de calcaire des robinets bruxellois, la douche, le métro, le stage, le métro, l'attente, j'attends parfois un bout de temps, ça dépend de ses cours, et quoi le dîner, le film, un livre... dodo. Tous les jours de la semaine. Le week-end, bien sûr, on cherche un gaillard dans le coin pour vider les comptoirs. On oublie rarement les bonnes ou les mauvaises habitudes.

J'ai des bons potes là-bas. J'y ai déjà vécu un an, donc on garde des contacts après. Mais je pensais pas que la routine pouvait écœurer à ce point. J'aime bien tous ces moments, j'aime bien mon stage. Non vraiment y a pas à dire... Ça me plaît. Mais toujours pareil. Alors au bout d'un moment on s'emmerde et on trouve autre chose. Du genre des petites angoisses qui vont bien meubler les vides. Et puis le lendemain, ça va ! Et puis encore ! Ça revient ! Ça me lâche pas !

Aujourd'hui, je sors du musée, plutôt joyeux ! Déjà y a le soleil, faut dire que, à Bruxelles, quand le soleil sort, y a plus personne à l'intérieur, tout le monde dehors. Et des tables, et des chaises, de la musique, des bières, des ambiances méditerranéennes partout, avec le côté pochard des Belges en plus. Ça donne quelque chose. Je me sens bien dans ces ambiances-là. Du coup, oui, j'ai le sourire.

J'appelle un copain. Pas de réponse. L'autre... « Ok ça marche ! ULB ? » qu'il me dit, « Allez... Je bosse demain par contre... », « Non mais moi aussi, t'inquiète, on fait pas tard », « J'arrive ».

L'ULB, c'est une fac, l'Université Libre de Bruxelles. Elle est bien libre. Ça picole tout le temps. Tous les jours des fêtes du genre « beach-volley », « les nuits de l'ULB », « la Saint V », ou encore « la fête de la bière spéciale »... c'est ça ce soir. De la bière à 8-10 ° pour 2 euros.

Ça faisait un bail que j'étais pas retourné ici. Ça change pas. Mon pote devant il sait bien où on va. On dirait qu'il rentre dans son salon, les mains dans les poches, l'allure un peu désinvolte. Une bouche à la John Wayne, il a la gueule du western. Toujours cette voix du fond de la gorge. J'ai jamais su s'il faisait exprès ou si c'était naturel. C'est un de mes préférés

ce type. Tous mes potes confondus. C'est le premier que j'ai rencontré quand je suis arrivé ici. Le gars, en gros, c'est l'incarnation du viril. Non, plus que ça, du macho pour faire chier les autres. Un peu nihiliste. Un peu nietzschéen. Un peu vert. Un peu socialiste. Un peu tout. Et surtout, vraiment anti-catho. Mais, c'est comme moi. Il a pas vraiment de camp. Impossible de trouver. Alors on prend un peu partout. Et surtout on veut bien faire chier les autres. Après, comme je disais, il a le côté macho, mais pas le macho du « la femme fait le ménage... » et de ces autres conneries. Non, le macho du western comme je disais : « Je plais aux femmes, je couche avec elle. Je me barre. Parce que, merde, je suis bien libre tout seul et ça va pas changer... La liberté mon pote. Y a que ça de vrai. » On parlait de ça justement, avec notre Saint Bernardus 12^o : « Moi je veux me battre. On est pas viril tant qu'on

s'est pas pris une bonne cognée par quelqu'un ou qu'on en a pas mis une bonne », « tu t'es jamais tapé ? », « vite fait, gamin, je rentrais de l'école et je me suis fait emmerder par des types », « c'est tout ? » que je sors avec un petit sourire gentiment moqueur. « Non, ça me fait chier, c'est important de se forger par la bagarre. C'est un rituel par lequel on devrait tous passer ! » Il a quelque chose aussi du spartiate. Juste dans la tête en tout cas. Parce que justement, il a aussi quelque chose de l'intellectuel, du précieux pas précieux. C'est marrant, ça m'éclate de causer avec lui. Il a toujours plein de règles. Des règles pour les hommes, les vrais. Ça nous tourne la tête, alors on arrête un peu de parler pour regarder les filles autour et voilà l'autre qui arrive. Un mec qui fait des études de pharmacie. Il a la gueule du timbré. Il touche à tout, il fait n'importe quoi. Je l'adore. Il reste pas

longtemps ce soir, il est en exam demain. Rare comme comportement. On rentre sous le chapiteau dressé au milieu d'un terrain en face des restaus universitaires. Il fait chaud là-dedans. On dirait que la moyenne d'âge est d'environ dix-sept ans. Et à mon avis je suis pas loin de la vérité. On parle plus. De toute façon, à un certain moment, quand il a trop bu, plus un mot ne peut sortir de sa bouche. Aphasique qu'on dit. C'est une maladie normalement mais là c'est vraiment pas loin de la maladie. On l'écoute, on cherche, on se concentre, on fait répéter... y a pas moyen, on dirait qu'il bave des sons. C'est vraiment marrant. Mais le pire, c'est que c'est toujours dans cet état qu'il arrive à ramener des gonzesses. Incroyable. Il utilise le coup du gars qui parle pas, à la *Good morning England*. Ses yeux à ce moment-là ressemblent à deux trous noirs, deux verres de whisky-

coca. Ça flotte, ça bave des mots par la bouche, et ça regarde quand même avec une virilité noctambule, chancelante, et ça ramène. Si on doit mettre une tête sur la classe, le style, je mettrais bien la sienne. J'en ai pas vu d'autres comme ça. En même temps, je dois bien avoir l'air d'un con aussi moi. Le regard niaiseux du bourré satisfait. Un sourire crétin sur les lèvres. Le verre constamment à la bouche. Une pose de séducteur dépassé et le tour est joué. J'ai l'air d'une fiotte bourrée. « Pas tard hein ? » 1 h du mat', pas terminé mais presque. On sort du chapiteau, on pue la transpiration, pas que la nôtre, c'est tout le problème. On choisit quand même de rentrer. Ça va pas être facile demain. Sur le chemin, on s'arrange, l'air, la marche, tout ça nous redonne une petite forme. On parle de choses et d'autres, on mange un durum, quelques frites. Je le laisse chez lui avec sa petite mine et je

continue mon chemin. Plus de métro à cette heure-là. C'est bien dommage. Le chemin est long mais ça se fait. Le plus dur c'est de rentrer sans bruit quand on a presque deux grammes. Après, on cherche toujours à faire des câlins, mais ça marche rarement. Alors on dort.

Pour le lendemain j'aurais envie de mettre juste des pointillés. Une bonne pause dans l'esprit d'un homme. Y a pas grand-chose qui se passe. Réveil d'automate. La tête défaite, les yeux vitreux... le travail se fait, pas de problème de ce côté-là, mais y a pas beaucoup de réflexion. J'ai passé quelques jours tranquilles après. Dans la coloc de ma copine, on est bien. En fait, à la base, ils sont deux, ma copine et un autre gars super. Mais derrière tout ça je suis venu me rajouter pour trois mois et la copine du type est là aussi assez souvent. On se fait des bonnes petites bouffes tous les quatre.

Des jeux de société. C'est bien sympa. Ça change des colloqs foireuses. Un dimanche comme ça, comme plein d'autres ici, on sort le fromage (du belge attention), la bonne bière et on se fait un petit apéro au poil, avec les odeurs de la viande qui cuit au four bien serrée par les pommes de terre, les oignons et les carottes. Le pied. Du vin, pour rappeler qu'on vient de l'outre-Quévrain quand même. Un après-midi lecture. Jeux de société. Sieste. Et pas de souci. Rien. La tête vide. Ou plutôt la tête pleine... de bonheur. Ça fait du bien de pas se plaindre. De sentir, juste là sur le moment, qu'on est bien. Bien heureux. Mais dans ces journées-là le soir arrive trop vite. Et du coup le lendemain aussi. Des lendemains... que ça jusqu'au dimanche d'après. Petit, j'aimais pas les dimanches. Comme tous les petits peut-être. Le lendemain c'est l'école. Ça pue la reprise du coup. C'est morne et froid le

dimanche. Alors on préfère rien faire. Mais là, grand ou presque, j'aime mieux.

En fait les jours se sont plutôt bien passés. Mon anniversaire. Une surprise excellente. Elle m'a organisé tout ça. Des copains partout au restau. Des cadeaux. Un film de mes parents, un clin d'œil à mon adolescence mouvementée. Bien drôle. La mère, la sœur et le père déguisés en rappeurs à visière et capuche, chantant des paroles débiles écrites par un abruti que je ne connais plus sur un air d'Eminem. Ça vaut le coup d'œil, même si ça fout un peu la honte. On écoute Jacques Brel. C'est mon anniversaire alors j'ai le droit. J'en mets plein. Pour chanter et voir la vie avec ses mots à lui. Ça finit pas tard, plus beaucoup de monde mais une bonne soirée.

D'autres jours passent. Des petites inspections encore. Faut pas oublier quand

même. Pas trop de nouveautés ces derniers temps. Toujours pareil. Ah si ! Une nouveauté qui me bouffe, une douleur articulaire au poignet. Et une autre aux adducteurs. En fait, quand je suis assis dans une certaine position, il suffit que je me lève et je dois bien compter cinq minutes avant que la douleur passe. Un truc aigu. Mais ça dure. Là, je le jure, c'est pas dans la tête. Donc y a bien un moment où faut comprendre d'où ça vient. Et moi, je vais pas chez le médecin comme ça. Donc, je préfère méditer tout seul, m'imaginer des saloperies et flipper. Au moins, j'en ai pour mon inquiétude. Quand j'y vais je rigole pas. Donc, ça change pas trop en fait.

Mais au fur et à mesure que les jours passent, encore et encore, toujours un moment où je m'emmerde. Un moment où tout me fait chier. Je comprends pas très bien ce qui cloche, je dois aimer souf-

frir. Des jours comme ça où tout énerve. Dehors ça pue. C'est vrai, c'est infect ! Des odeurs de fritures tous les jours... Ils cuisent leurs viandes... Ça sent constamment le graillon... Ça fout la nausée comme c'est pas croyable. Ils en envoient partout. Ça respire plus ici... ça fait que sentir. Merde quand on marche on voudrait pas sentir tous ces machins qui vous remontent jusqu'à vous dégoûter. On les voit toujours à prendre leurs frites sans gant, à vous ouvrir des pains sans gant, à vous servir la bectance sans gant et à éternuer dans leurs mains sans gant. C'est à faire gerber rien que d'y penser. On y retourne pourtant même qu'on en veut plus. C'est ça ! Ici, ils font que ça la graille. On pourrait croire qu'on aime ça. Je vois pas le but franchement. Alors après on va noyer ça dans des litrons de pils dégueulasse à vous faire pisser plus que permis. Ça vous envoie même pas des

gentillesse, non ça fait que vous faire pisser. À la fin c'est même pas la bière qui vous enivre. C'est les tours de toilettes qui finissent par vous tourner la tête. Mais ça emmène pas loin, c'est fait pour en boire plus. Et puis c'est vraiment dégueulasse. Ça laisse un goût de ferraille entre les dents. Ça pue la pisse de trottoir. On en boit de ça. On n'en a jamais pour son fric. Alors on se met à de la spéciale. Alors là, si tu veux voir des doubles et des flous partout t'as pas à chercher longtemps. Au bout de deux ça te file un tournis bien fendard. Des coups à finir dans les bras d'une moche, un sourire foutrement niais aux lèvres. Par contre ça oui, ça t'en fout des sacrés maux de tête, le lendemain, à t'en transpercer le crâne. À t'en faire croire, pour certains ignorants, que tu développes une tumeur pas croyable. Elle prend place pendant bien deux jours. Des crampes de bide et des articulations fati-

gantes à vouloir s'en couper les tendons et tout ça. Et ces odeurs de graillons infectes. Ça déborde de dégueulasse. Ça me fout la poisse toutes ces conneries. J'aurais bien pu attraper une bêtise à traîner mes pattes chez ces vendeurs de frites et autres saloperies. On en devient con et hargneux quand on flippe comme ça. Merde, leurs verres on voit les empreintes de quinze personnes dessus. Ils se formalisent les autres ? Bah moi ça me gêne un peu. Qui me dit que celui d'avant avait pas bouffé la truffe à sa princesse avant ? Qui me dit qu'elle n'a pas la chtouille ou je ne sais quoi ? L'hépatite ça se refile comme ça, n'importe comment. Un peu de salive et c'est foutu. Eh oui ! Alors leur putain de verre rincé à l'eau froide entre deux inattentions bien bâtardes... Il s'en fout lui, il boit pas. Ça me rassure quand même pas. J'ai pas vraiment de raisons d'être rassuré.

Du coup, je rentre vite, je prends la chaleur de l'appartement, je mets un bon Grappelli, j'ouvre un bouquin, je me vautre et j'attends que la tension descende. Elle est bien haute là. Franchement, ça fait littéraire de base, mais sans livre je vois pas quelle tournure prendraient mes journées et mes nuits. Y a des histoires comme ça, en plus, qui vous font oublier des choses, mêmes des plus coriaces, des bien accrochées. J'aime les petites histoires, les racontées avec fougue, haletantes, les concises. Pas de blabla. Pas de descriptions mielleuses. Du sentiment merde. On voit qui je lis, non ? Enfin, on voit qui j'aime lire ! Les pieds se réchauffent, la tête se refroidit, ça calme, ça endort un peu. On se laisse porter par l'histoire de quelqu'un d'autre et ça fait un bien fou. On oublie son histoire, ses tracas. On relativise aussi un peu quand on sort la tête du livre et qu'on met les yeux dans le vague.

On remet les personnages dans leur contexte, on regarde notre contexte... on se dit que, quand même, y a pas trop à se plaindre. Et puis on re-relativise, on se dit qu'au fond y a du mal et du malheur pour tous. Pas le même, mais dans la tête les souffrances elles ont pas de visage. Elles te regardent, elles se foutent bien de ta gueule et t'es bien tout seul à leur répondre. Les autres ils voient pas. Alors on remet le nez dans le livre bien content d'avoir trouvé une excuse.

Faut le dire, aussi, le chaud qui envahit le corps c'est époustouflant ! Quand ça chatouille les pieds on se sent revivre. J'aime bien ces moments. Je pose le livre. Je laisse mon corps se soulever doucement. Je me poste devant la fenêtre et j'observe. J'adore les toits bruxellois. Ils se donnent en spectacle. Tout pointus, rouges, les tuiles s'enchevêtrent parfois en désordre, les toits sont pas bien droits

toujours, les cheminées crachent des filets grisâtres, le ciel bas de Bruxelles vient confiner tout ça. C'est un beau spectacle. Autant, en bas l'hiver est sacrément long. Autant vu d'en haut, l'hiver a de quoi nous faire attendre. Bon, on comprend quand même que certains aient le nez rouge. Ça donne un peu envie de se réchauffer.

Tous les soirs je suis venu près de cette fenêtre, qui donne sur l'ancienne maison communale d'Anderlecht. J'y ai regardé mes angoisses, j'y ai soupiré de ne pas voir mes amis, j'y ai contemplé Bruxelles par gourmandise et je m'y suis planté par habitude. Mais là, c'est bientôt la fin, je m'y plante mais pour clôturer le rituel. On repense toujours, dans ces moments-là, aux jours où on venait s'y plaindre d'y être, et le moment venu de partir, on s'y arrête pour s'y plaindre qu'on part. C'est pas toujours facile dans ma tête.

Il me reste quand même encore du temps. Les derniers jours on les consacre souvent à faire tout ce qu'on avait prévu de faire les mois précédents. Un programme chargé. Des copains à voir, des sorties « culturelles », ça on peut pas y échapper. Faut être à la page. C'est pas que j'aime pas. Au contraire. C'est juste qu'on voit des gens partout se coltiner des visites, rentrer dans des églises, voir des œuvres, je dis bien voir, parce que la plupart du temps ils les regardent pas, ils les voient juste. Et ça pourquoi ? Tout simplement parce que sans ça ils auraient pas compris la ville. Son histoire, sa richesse culturelle, son dynamisme artistique. Plein de jolis mots. Au final, ils retiennent pas grand-chose, ils ont rien vu, ils n'ont rien compris mais ils sont contents. Alors voilà, moi, cette hypocrisie ça me rebute un peu. Je préfère me faire balader par mes potes dans Bruxelles pour une petite

marche « gastronomique ». On passe de bar en bar pour goûter parmi les plus fameuses bières, bonnes ou pas d'ailleurs. La gueuze a quelque chose de la gerbe. À essayer mais pas en pinte. Nos excursions tavernières donnent faim alors on fait la queue devant un pâtissier bruxellois pour dévorer des couques de Dinant. Un biscuit tout dur qu'il faut normalement faire tremper une journée dans le chocolat, le café ou la bière selon les goûts pour qu'il puisse enfin se briser sous les coups de dents. Sinon, eh bien faut le sucer un bout de temps ou forcer comme un taré avec ses molaires. On découvre ensuite des petits troquets cachés au fond de ruelles. On parle des expressions françaises, des expressions belges, on se fout de ma gueule et de mon accent, on moque ces crétins de Français. Je me sens en Belgique quoi ! Cette petite balade culturelle m'a fait ressortir moins inculte que

beaucoup d'autres. Sérieusement, c'est bien agréable. Bon, je raconte pas la suite, ça se raconte pas. Oui, parce que les balades de ce genre finissent rarement à dix-sept heures avec un bon chocolat chaud. Après, c'est direction la culture estudiantine bruxelloise et ses fameux bars du cimetière d'Ixelles. Je me suis couché tôt ce matin.

J'ai bien prévu mon programme. En fait ce matin, j'ai droit à la vraie visite culturelle. Mais j'ai la chance de pas être avec un groupe d'étrangers inattentifs et lents à la compréhension. Une collègue me fait la visite. C'est pas comme hier c'est sûr, mais c'est bien plus sympathique que toutes les visites guidées que j'ai pu me taper. Là, déjà, on est quatre, la guide, ma collègue, une autre collègue, ma copine et puis moi, enfin ce qu'il en reste au début. J'avais jamais vu Bruxelles non plus sous cet angle. Je suis

bien satisfait. On a vu des coins un peu cachés, découvert quelques petits secrets, on s'est promenés dans les Marolles. Quel quartier ça, les Marolles. Un vieux quartier populaire, qui garde par endroit ses empreintes prolétaires mais qui se boboïse dans certains autres endroits. Mais quel cachet ! Un vrai beau quartier, avec une âme et tout. Ça se sent. Alors, on a appris des choses, de l'histoire, des nouveautés, on a découvert un petit marché tout mignon et on a fini comme toute visite bruxelloise se doit de conclure, par une bière sur la place du Jeu de Balle. Bon, voilà ! Ça s'explique pas vraiment la Belgique et encore moins Bruxelles. C'est du vécu, de la sensation. Avec ma copine on sait comment finir ces moments-là. Un gueuleton à la française. Une bouteille de vin, du fromage, du saucisson et tout ça dans le ventre. Et récupérer par une bonne sieste, à poil, sous le ciel bleu et le soleil

que laisse transparaître le velux. C'est aussi ça Bruxelles. C'est du ciel bleu mais à l'intérieur. Dehors ça pince encore un peu.

On se réveille et on renchaîne. Les potes, les bars, pour pas les oublier trop quand on rentrera. Tout ça pendant quelques jours. Faut finir le boulot du stage. Pas de problème ça se fait tranquillement, au rythme des heures de travail. Un enchaînement bien régulier pour toute une vie je trouve. Mais faut faire avec il paraît. Alors on fait. Et puis la fin, au final, elle arrive quand même. Rentrer en France. Y a du bon. J'ai des potes là-bas. J'ai la famille. Mais bon, je dors pas avec eux. La nuit, on a besoin de compagnie. Si j'ai pas un bras à serrer je ressemble à un gosse. Et j'aurai plus vraiment de personne à qui réclamer de diagnostic concernant des bizarreries. En fait, on épuise une personne jusqu'à la fin en la

bombardant de questions médicales, puis on passe à une autre. On en épuise quelques-unes comme ça. Puis on change. On est obligé. Sinon, il est pas bête l'hypochondriaque, il sait bien que rendu à un certain stade d'épuisement le gars en face il lui dira sans vraiment réfléchir que c'est rien. Même sans prêter d'attention. Alors on change. Et mon père, à la fin, j'avais même plus le temps de lui poser de questions, qu'il rentrait déjà du boulot en me demandant ce que j'avais aujourd'hui. Ah, Charlotte il lui reste un peu de marge mais elle est bientôt épuisée. Ça se sent. Elle commence à cligner des yeux quand je lui montre que ma main bouge drôlement. « Mais si regarde, j'ai mal à l'articulation quand je bouge la main comme ça, attends, comme ça, non pas là, là comme ça, tu vois ? C'est quoi, t'en penses quoi ? », « Heu, rien ! Si tu n'arrêtes pas de la bouger c'est sûr que t'auras mal à la

fin », « Mais non je la bouge parce que j'ai mal, c'est pour te montrer », « Va voir un médecin », « Il saura pas ». Bon, c'est sûr, c'est les premiers signes de fatigue. Ça va la reposer un peu que je rentre. C'est pas plus mal. Ça fout le cafard quand même.

Rentrer c'est moins dur quand on sait que la fin approche. Dans quelques mois c'est terminé. Elle revient définitivement. Ces mois-là vont être longs tout de même. Des concours à préparer. Ça fait toujours rester seul. On se cale des journées, des semaines durant, à une table, faisant valser les tasses de café, le nez plongé dans des fiches récapitulatives, des articles, des bouquins. On décortique des questions et on se laisse emporter au final. J'aime assez ces moments où, s'étourdissant d'être seul, on se convainc de l'importance de ce qu'on fait. On croit presque refaire le monde. On se sent un peu unique.

Un peu, on est lucide quand même. Faut pas pousser l'exagération. Sérieusement, ces moments sont pas horribles. Mais les journées se ressemblent à la fin. Et toujours enfermé on en vient à pâlir et à se renfermer.

Aujourd'hui, je m'arrête un peu plus tôt. Je vais chercher du bois dans le garage. Je les jette dans la cheminée. Du papier journal en dessous. Des bouts de cagettes. Une boîte de camembert qui traîne. Je craque une allumette. Une deuxième. Le journal prend vite, le bois un peu moins. J'attends un peu. J'agite un journal pour attiser. C'est parti. Je me cale dans le fauteuil en face du feu. Le chat vient vite me rejoindre et se fait une petite place douillette sur mes cuisses. J'ai trop d'idées dans la tête. Ça me tourmente encore. Presque un jour sur deux. Je caresse machinalement la boule de poils qui ronronne sur moi. J'ouvre un livre. Je

fais tout pour rentrer dedans. Voyager... Oublier un peu... Des profondeurs viennent trop souvent me visiter. Mon téléphone sonne. Un ami. Pas envie de décrocher. J'ai pas l'humeur. Trop sombre... trop pathétique. Ce genre de moment où on aurait envie de boire un verre de whisky, d'écouter une chanson déprimante, et de pleurer en pensant à de l'impensable. Des moments où on comprend même pas pourquoi on est comme ça. Le feu commence à m'envoyer de la chaleur... mon visage rôtit doucement... les yeux sont bien lourds... le chat ronronne toujours. Je laisse tomber mon livre par terre et pendre ma main au-dessus de lui. Je vois le sommeil arriver et me prive pas pour le laisser faire... Tout s'obscurcit... et mes idées, enfin, se dispersent...

C'est décidé, j'y vais. Je me suis enfin résolu à dépasser mes craintes. Je savais que ça devait arriver. Trop de fois j'ai

repoussé l'échéance. Trop de fois je n'ai pas osé. Mais c'en est trop. Je ne supporte plus de m'écouter à ce point. Je ne me vois pas finir mes jours à pleurer, grogner et craindre de vivre. C'est trop éprouvant. Et puis ça ne doit pas être si dur. Il suffit de se lancer. Il suffit d'inspirer très fort... de fermer les yeux... d'y aller. Après, tout sera fini. Alors, je me prépare. Je suis à la fois excité et totalement terrifié. Je ne sais pas si c'est comme on dit. Peut-être fais-je cela pour rien. Je ne pense pas que ça puisse être pire qu'ici.

Pour l'occasion j'ai jeté dans mon sac les plus essentielles de mes affaires. Tout d'abord, j'ai décidé de ne pas oublier mes souvenirs. Je les ai aussi soigneusement disposés dans le sac. Pas tous. J'ai choisi les plus importants. En premier lieu, ceux qu'on est obligé de conserver. Si on ne veut pas oublier qui on est. Et une chose est sûre... je ne veux pas oublier qui je

suis. Je veux simplement oublier pourquoi et comment je suis. Ensuite les souvenirs qu'on ne veut pas oublier. Ceux qu'on est triste de laisser derrière. Quelques images. Les êtres qui me sont chers. Mon sac est prêt. Je dépose sur mon lit un mot d'adieu pour que ceux que j'aime comprennent. Ils seront tristes mais ils se soutiendront. Ils doivent comprendre que ça n'est plus possible. J'envoie, dans le vent, comme ça, des baisers un peu éparpillés... pour leur peine. J'y mets tout mon amour. Et je promets que j'en déborde. Je n'aurai pas besoin de pantalon là-bas. De rien d'autres d'ailleurs. Je dois être libre de mes mouvements. Je me déshabille... lentement... pour apprécier une dernière fois le tissu frôlant mes cuisses... puis mes mollets. Les poils se hérissent au fur et à mesure que mon pantalon rejoint mes pieds. Je n'en aurai plus besoin. Mon tee-shirt enlevé je suis presque nu. Je commence à

sentir l'effet désagréable du froid. Je me frictionne pour croire que je me réchauffe et certainement aussi pour gagner du temps. C'est pas rien tout de même là où je vais. Alors j'enlève aussi mon caleçon. Là ! Je pourrais me présenter comme il faut. Je porte mon sac que je porte jusqu'au niveau de mon sexe. Pour le cacher. C'est pas que je sois pudique mais pour une première fois. Il me semble que c'est la moindre des politesses que de ne pas trop se dévoiler. Ça y est ! Là, c'est le moment ! J'avance mon pied gauche sur la surface rugueuse du toit. Dehors tout est calme. Personne n'osera mettre le nez dehors par ce temps. Il fait froid. Debout sur le toit. Je sens l'air me glacer les membres. Des taches apparaissent sur mes bras. Et sur mon sexe. Des taches violettes. Ma gorge est totalement nouée. De gros kystes l'encombrent. Mes poignets ne bougent qu'à peine... les articu-

lations. Là, c'est le moment ! Une grande inspiration pour me donner du courage. J'entraîne ma première jambe dans la surface claire et vide en face de moi. Y flotte comme une brume jaunâtre, chaude, presque liquoreuse. Je ne vois plus ma jambe mais je sens au bout, de l'autre côté, comme un heureux chatouillement. Un agréable sourire semble se déposer sur ce qu'était, il y a une seconde encore, ma jambe bien malade. Mon corps balance. Je me décide et m'élanche de tout mon poids... de l'autre côté... elle sera douce cette journée... Si seulement...

Le téléphone sonne. Le chat sursaute. Il m'arrache la jambe avec ses griffes en descendant. Je regarde qui m'appelle. Ma sœur. Je me souviens de mon rêve. Je m'en veux tellement. Et si...

Je vais voir un psy.

**QUELQUES PARUTIONS REMARQUABLES DU
MÊME ÉDITEUR**

AUX PREMIÈRES LOGES, COMÉDIE EN 20 SCÈNES DE SERGE TRAVERS : Madame Angèle est la concierge désabusée d'un petit immeuble bourgeois. Aspirant à de lointains horizons, elle rêve de changer son balai d'épaule. La très collet monté madame De la Tour est en froid avec elle. Monsieur Philippon vit au troisième. Sa femme s'est pris les pieds dans le tapis. Les Vannier occupent le cinquième sans ascenseur. Ils ont perdu leur chat. Pas de quoi en faire un roman... mais suffisant pour provoquer quelques soubresauts au sein de ce microcosme.

12 € — 106 pages — Juillet 2011

LES TROIS SINGES, POLAR D'YVES TANGUY : Le gros Beau Schleicher, 39 ans, est toubib rue Saint-Georges, à Rennes. Avec ses deux belles

amies, Prune et Mila — homosexuelles jusqu'au bout de leurs escarpins —, il va être amené à vivre des moments plus qu'intenses. Car non seulement les démons de la paternité vont venir le chatouiller, mais, en plus, sa route va croiser celle d'un abominable assassin qui mutilé ses victimes en respectant des protocoles d'un raffinement extrême. Heureusement pour les Rennais, l'implacable inspecteur de police Oscar D'aventure et sa fine équipe sont sur la piste du tueur.

15 € — 220 pages — Novembre 2011

RENCONTRES VENTS ET MARÉES, RECUEIL DE 13 NOUVELLES DE PIERRE-VÉRO RÉSHYTTO : Attention ! Gare à vous, messieurs ! Ça peut vous arriver maintenant, à vous aussi ! Un homme aime un homme... Comment est-ce possible ? Comment ça marche ? Ça arrive comment, quand et à qui ? 13 histoires très différentes, drôles, dramatiques ou étranges pour apprendre ces choses qui peuvent bouleverser votre vie à tout moment... que vous soyez homo ou hétéro, même dans les circonstances et les milieux les plus imprévisibles, que vous soyez en recherche amoureuse, en quête d'évasion ou simplement curieux. À déguster et à dévorer sans réserve. Parce que l'amour reste un mystère.

15 € — 138 pages — Novembre 2011

FATALEMENT VÔTRE, COMÉDIE DE KATIA VERBA :
Quand le PDG Édouard Delaroche invite Luc
Silvère, qui compte parmi ses plus fidèles colla-
borateurs, celui-ci, ravi, s'attend à une promo-
tion... Mais il n'en sera rien. Édouard a convié
son subordonné pour d'autres raisons, que Luc ne
tardera pas à découvrir.

12 € — 72 pages — Janvier 2012

DROIT VERS LE SOLEIL, RECUEIL DE NOUVELLES DE
STÉPHANE GRANGIER : Après avoir collaboré
avec vigueur au recueil collectif *La vengeance du
dindon farci*, Stéphane Grangier revient en force
avec cinq histoires sottes et terrifiantes, à réserver
à un public averti.

260 pages — 18 € — Avril 2012

PERSONNE NE VOUS REGARDE, COMÉDIE DE JULIEN
COVAIN : Baudouin vit chez lui tranquillement
lorsque déboule une compagnie de théâtre déci-
dée à occuper les lieux. Dès lors, Baudouin va
devoir composer.

12 € — 102 pages — Mai 2012

**10 PRINCIPES POUR RÉSOUDRE LA CRISE ET MENER
UNE EXISTENCE MIRACULEUSE**, BD DE SRÏ : Le
retour en fanfare de nos héros préférés, Paul
Rougissant et Mic Lebeau !

10 € — 106 pages — Juin 2012

LE CODE, PAMPHLET DE WILFRIED SALOMÉ : Ode à la liberté, à l'amour, exercice de libre pensée, **Le Code** est la lecture de chevet revigorante, impertinente et nécessaire qu'on retrouvera sur toutes les bonnes tables de nuit.

150 pages — 12 € — Juin 2012

LES GOLINOUILLES — DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA VILLE ROUGE, ROMAN DE CHRISTINE CLAUDE ILLUSTRÉ EN COULEURS PAR SRİ : Des petits êtres minuscules et malicieux nous observent. Ils apprennent à nous connaître. Qui sait, un jour, leurs observations pourraient nous être utiles ?

162 pages format à l'italienne — 15 € — Été 2012

POUR HABILLER MON ÂME, ROMAN DE SERGE TRAVERS ILLUSTRÉ EN NOIR ET BLANC PAR SRİ : Où il sera question de morts violentes, de magouilles notariales, de bicyclette noire et jaune, de rosiers grillés et de métépsychose.

218 pages — 15 € — Décembre 2012

AMARILLE, RECUEIL DE NOUVELLES DE MAURICE LE ROUZIC : Groix, Paris, Edimbourg, la Baie d'Along, les Aurès : bon voyage à bord de la *Le Rouzic Airlines* !

142 pages — 15 € — Décembre 2012

MANUEL DE SURVIE EN TERRITOIRE AMOUREUX,
RECUEIL DE NOUVELLES DE FRANÇOIS-MARIE
FERRÉ : Recueil qui explore les thèmes des rela-
tions amoureuses, des ruptures, des failles, des
malentendus et des quêtes éperdues, où l'on
s'égare et se retrouve.

162 pages — 15 € — Mai 2013

LA FULGURATION, ROMAN DE KARIM KARA
MOSLI : Tunisie, 1929, Beyrem, à son corps
défendant, déploie des pouvoirs surnaturels.

222 pages — 17 € — Mai 2013

Éditions de la rue nantaise
Rennes
www.ruenantaise.com

IMPRESSION : Identic, Cesson-Sévigné (35)

© 2013 — ISBN : 978-2-919265-44-2